



LES  
INCAS

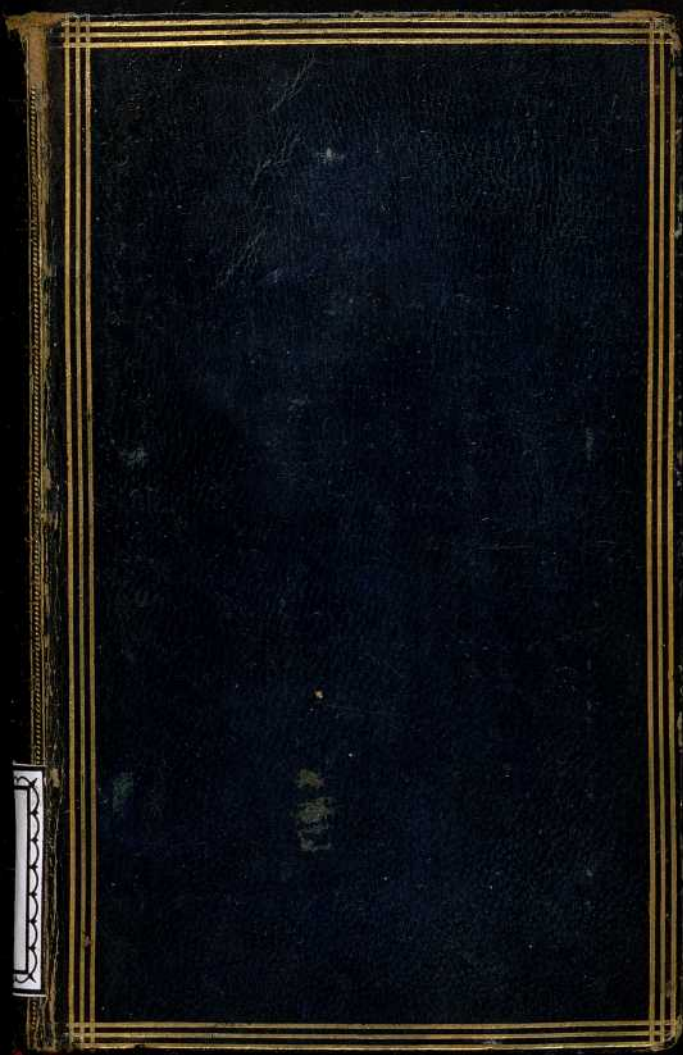


A

11

502

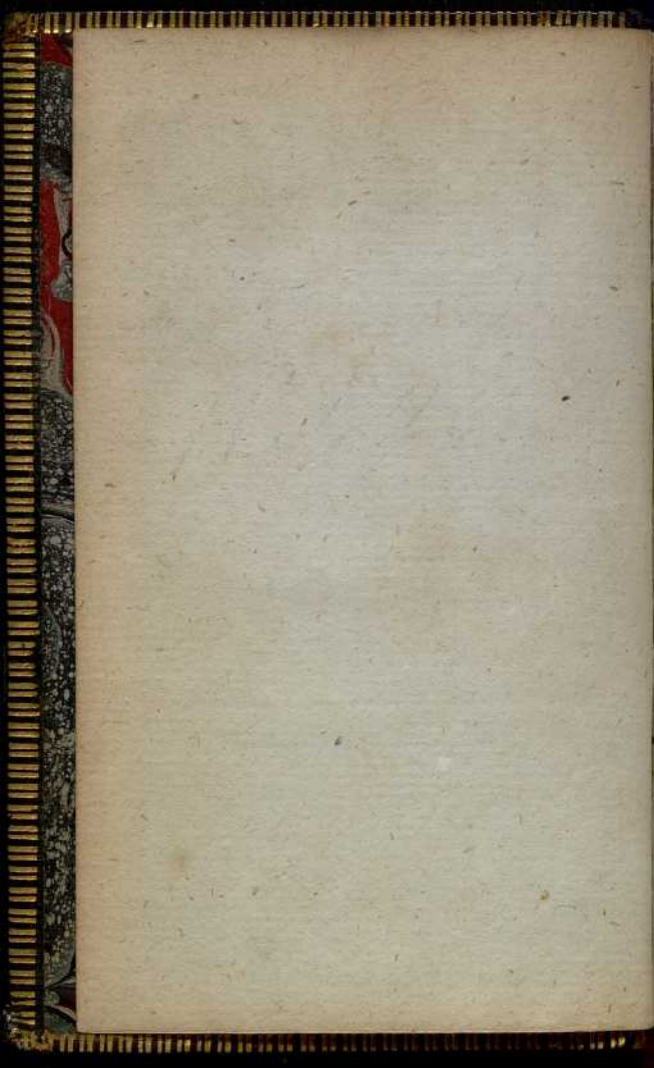






James Mc Donald

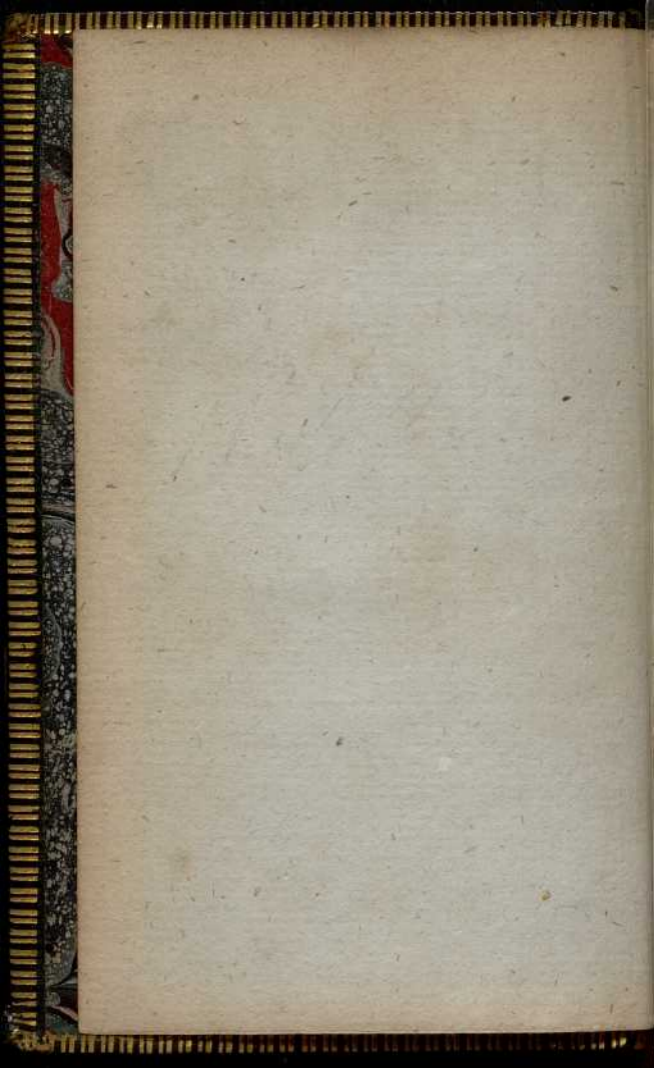




A.

11

502



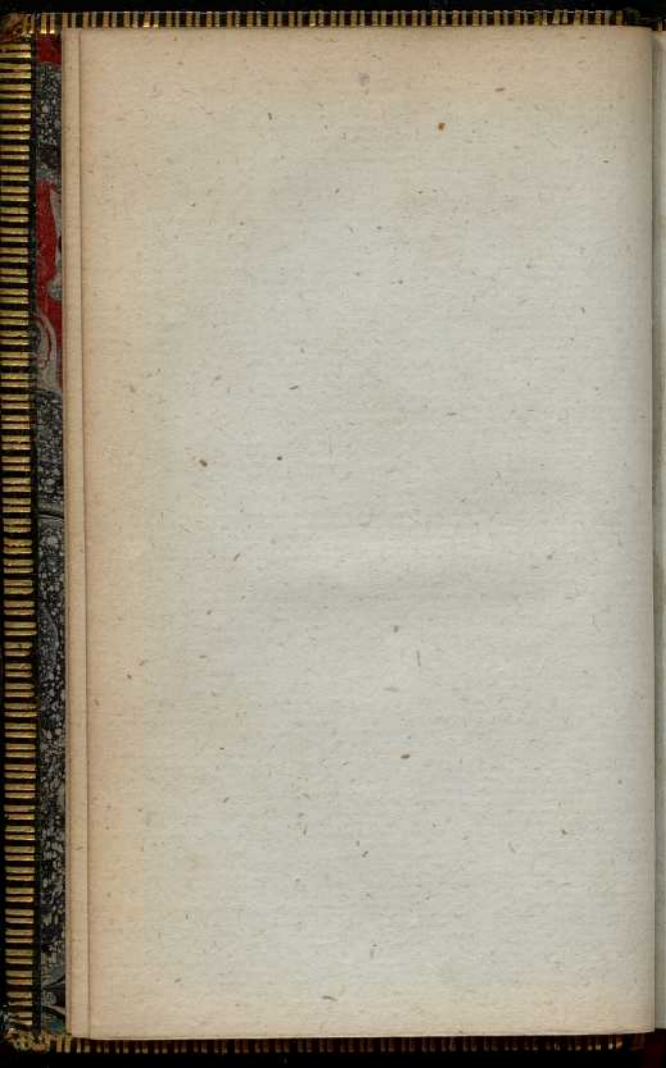
A.

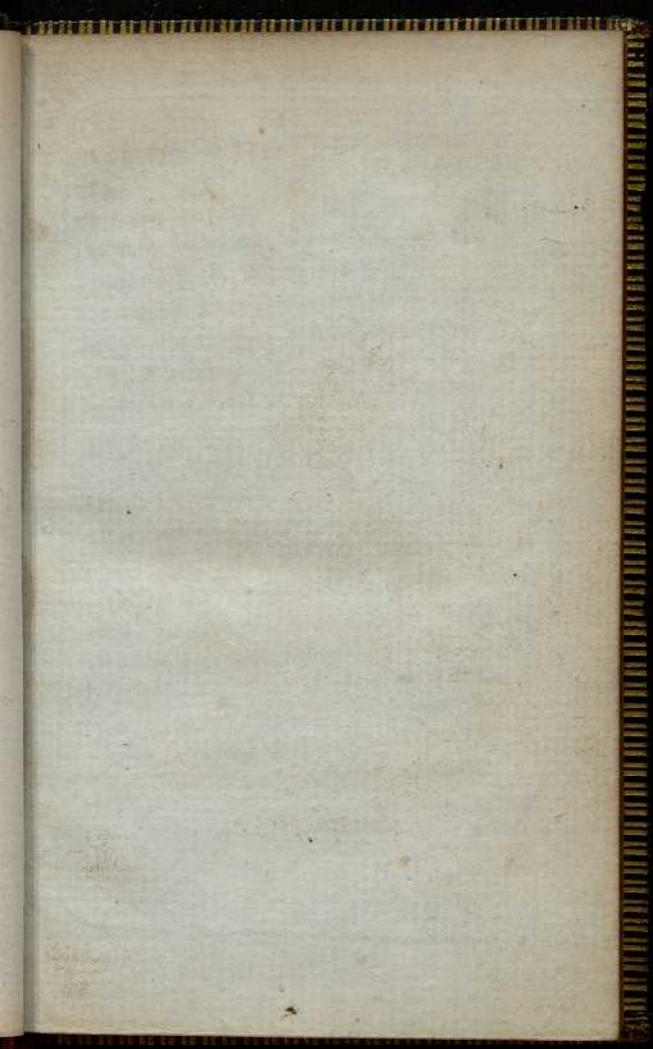
11

50











le C. Girard del. et sculp.

*Ah ! laisse moi , et sauve Telasco .*

LES INCAS,  
OU  
LA DESTRUCTION  
DE L'EMPIRE  
DU PEROU,  
PAR M. MARMONTEL.

---

TOME TROISIEME.

---

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

---

A PARIS.

---

L'AN III<sup>e</sup> DE LA RÉPUBLIQUE.

A. B. A. M. I. S.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

---

# LES INCAS.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

---

**A**PRÈS les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (1) immense, ayant à ses pieds les Caciques & les vieillards, juges des mœurs (2), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfans qui ont fidèlement rem-

---

(1) Cette place s'appeloit Cuci-pata, lieu de réjouissance.

(2) Laeta-Camayú étoit le nom de ces Magistrats.

pli les saints devoirs de la Nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siège paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siège est dans chaque famille comme un autel inviolable; le chef a seul le droit de s'y asseoir; & les palmes qui le couronnent, rappelant ses vertus, disent à ses enfans, Obéissez à celui qui fut obéir; révérez celui qui révéra son pere. Dès qu'il sent la mort s'approcher, il se fait placer expirant sous ce vénérable trophée, il y rend le dernier soupir; & , au moment de sa sépulture, ses enfans détachent ces palmes, pour en ombrager son tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à son fils qui s'oublie, c'est de lui dire: » Que fais-tu, malheureux? Si tu es indigne de

mon amour, tu n'auras point de palmes sur ta tombe. » C'est donc là le signe & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere du Peuple, de l'obéissance, du zele & de l'amour de ses enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui est refusée. Le pere, en soupirant, obéit à la loi qui l'oblige de l'accuser. Une plainte sincere & tendre échappe à regret de sa bouche; & si le sujet en est grave, l'enfant rebelle est exilé de la maison de son pere. Condamné, durant son exil, à la honte d'être inutile, attaché à l'oïveté, il n'est admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes; le champ même qui nourrit son pere est interdit à ses profanes mains. Ce temps d'expiation est prescrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; & on



le voit , seul , étranger à ses amis , à sa famille , errer sans cesse autour de la demeure paternelle , dont il n'ose toucher le seuil. Celui dont l'exil finissoit avec l'année révolue , rentroit ce jour-là même en grâce ; les Décursions (1) le ramenoient devant le trône du Monarque ; son pere lui tendoit le bras en signe de réconciliation ; à l'instant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux , long-temps agité sur les mers par les vents & par les tempêtes , embrasse le rivage où le jetent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence ; car on ne connoissoit point chez ce Peuple si sage , la coutume d'ôter au coupable puni tout espoir de retour dans l'estime des hommes. La faute une fois expiée , il n'en restoit aucune tache ; tout , jusqu'au souvenir , en étoit effacé.

---

(1) Chinca-Camayú , qui a charge de dix.

Après que la clémence & la sévérité ont donné d'utiles leçons , le Monarque prend la parole. » Peres , dit-il , écoutez-moi. Comme vous je suis pere ; je le suis encore avec vous : vos enfans sont les miens. Et la royauté est-elle autre chose qu'une paternité publique ? C'est là le titre le plus auguste que le Soleil , pere de la Nature , ait pu donner à ses enfans. Je viens donc , comme le garant de vos droits , vous les confirmer ; mais je viens , comme le modele de vos devoirs , vous en instruire : car vos devoirs fondent vos droits , & vos bienfaits en sont les titres. La vie est un présent du ciel , qui seul la dispense à son gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par vous , & sachez où vous commencez à mériter le nom de peres : c'est lorsqu'ayant reçu des mains de la Nature le nouveau né de votre sang , & l'ayant remis dans les bras de celle qui doit le nourrir , vous veillez sur les jours &

de l'enfant & de la mere, chargé du soin d'affurer leur repos & de pourvoir à leurs besoins. Jusque-là même encore vous ne faites pour eux que ce que font pour leurs petits le vautour, le serpent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce qui, dans l'homme, distingue & consacre la paternité, c'est le soin de semer, de cultiver dans ses enfans ce qu'on a recueilli soi-même, l'expérience, le seul gain de la vie, & la sagesse qui en est le fruit, & qui seule nous dédommage de la peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par votre exemple & vos leçons, une ame honnête, un cœur sensible, un citoyen docile aux loix, un époux, un ami fidele, un pere à son tour révééré, chéri de ses enfans, un homme enfin selon le vœu de la Nature & de la société; ce sont là vos devoirs, vos bienfaits & vos titres; c'est là ce qui fonde vos droits.

» Et vous, enfans, souvenez-vous

que la Nature n'a prolongé la foiblesse & l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la naissance, & lui faire, par le besoin, une longue & douce habitude d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût voulu le dispenser de ce tribut d'amour & de reconnoissance, elle l'eût pourvu des moyens de vivre indépendant presque aussi-tôt qu'il seroit né, & de se suffire à lui-même. Sa longue enfance est dénuée de force & d'intelligence; sa foiblesse n'a pour ressource ni l'agilité, ni la ruse, ni la finesse de l'instinct. Tel est l'ordre de la Nature, pour forcer l'enfant à chérir & à révéler ses parens. Il semble qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs soins, pour leur en laisser le mérite, & qu'elle ait consenti à passer pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur tendresse de s'exercer sur leur enfant. Ainsi, en lui refusant tout, elle supplée à tout par l'amour pater-

nel. Rappelez-vous donc votre enfance; & tout ce qui vous a manqué dans ce long état de foiblesse, pour vous dérober aux besoins, aux périls qui vous assiégeoient; songez que c'est de vos parens que vous l'avez reçu; que la Nature, en vous jetant parmi les écueils de la vie, s'est reposée sur leur amour du soin de vous en garantir. Mais ce que vous devez sur-tout à leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairés sur les moyens de vivre heureux; c'est de vous avoir adoucis, apprivoisés, soumis aux loix de l'équité, de la raison, de la sagesse. Sans les soins qu'ils ont pris de vous, vous seriez sauvages, stupides, féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour vous avoir appris l'usage du don de la vie, dont l'innocence fait le charme, & dont la vertu fait le prix.»

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les

enfans, aux genoux des peres, s'attendrirent & rendent grâces; les peres, en les embrassant, s'applaudissent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce spectacle, sent plus vivement que jamais la perte de son fils. » Guerre impitoyable, dit-il, sans toi, sans tes fureurs, je partagerois l'alégresse & la gloire de ces bons peres. Il seroit là, il auroit reçu de ma main la premiere palme. Qui la mériteroit mieux que lui? » Il n'en put dire davantage: les sanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques instans muet & baigné dans ses larmes. » Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils; je ne veux pas qu'il soit frustré de ce dernier tribut d'amour & de louange. Du haut du ciel il entendra la voix gémissante d'un pere; il me plaindra d'être privé de lui. »

On lui obéit; & au pied de son trône fut apporté le lit funebre où reposoit le corps de Zoraï. » Peuple,

s'écria le Monarque en s'y précipitant, le voilà ce modele d'amour filial ; le voilà le plus tendre , le plus respectueux , le plus aimable des enfans. Oui , depuis sa naissance , il l'a été pour moi , il l'a été jusqu'à sa mort. Des jouissances délicieuses , des espérances encore plus douces , & tout ce que l'ame d'un pere peut éprouver de joie & de consolation , tel étoit le prix de mes soins , & le présage du bonheur qui vous attendoit sous son regne. Il étoit impossible qu'un si bon fils ne fût pas bon Roi. Le goût du bien , l'amour de l'ordre , le sentiment de l'équité lui étoient naturels. Il n'estimoit dans la gloire que la compagne de la vertu ; il détestoit le mensonge comme le complaisant du vice ; il adoroit la vérité. Magnanime sans faste , & modeste avec dignité , il étoit simple , & il aimoit tout ce qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans sa naissance que la destination & que le dé-

vouement de sa vie au bonheur du monde ; & le nom de fils du Soleil , loin de l'enorgueillir , l'humilioit sans cesse , en lui faisant sentir le poids des devoirs qu'il lui imposoit. Si quelqu'un des jeunes Incas se montre plus digne que moi de régir cet Empire auguste , c'est à lui , me disoit-il souvent , de vous remplacer sur le trône ; c'est à moi de le lui céder. Jugez , s'il eût fait des heureux. Vous l'auriez été sous son regne ; & son pere encore plus heureux , seroit mort sans inquiétude dans les bras d'un tel successeur. Un Dieu juste n'a pas voulu que cette ame sensible ait vu les crimes & les ravages d'une guerre , hélas ! trop funeste. Mon-fils eût arrosé de larmes ce trophée de ma victoire , cet étendard qu'on a trempé dans un déluge de sang. Il n'est plus. Nous avons perdu , moi , le plus vertueux fils , & vous , le plus vertueux Prince. Soumettons-nous , & allons lui rendre les tristes honneurs du tombeau.»



Alors le Monarque, à la tête de sa famille & de son Peuple, accompagna le corps de son fils jusqu'au temple, où, sur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ses pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans sa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeler. » Mon ami, lui dit-il, mes tristes devoirs sont remplis. Il est temps que le pere cede la place au Roi, & que je me mette en défense contre cet ennemi terrible dont tu nous as menacé. C'est à toi que je me confie. Ton zele, ton expérience, ta valeur, voilà mon espoir. — Je le remplirai, dit Alonzo; & plutôt au ciel que la défense & le salut de cet Empire ne dût te coûter que mon sang! je le verserois avec joie. — O mon ami! qu'ai-je

donc fait, lui dit l'Inca en l'embrassant, pour avoir mérité de toi un zele si noble & si tendre ? »... A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo se retire, & va, s'il est possible, chercher dans le sommeil un soulagement à ses peines & aux presentimens terribles dont il venoit d'être frappé.

---



---

## C H A P I T R E X X X I X.

---

**P**OUR une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance & de la crainte, le courage n'a point de prise; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin le

sommeil , par pitié , laissoit tomber quelques pavots sur sa paupiere appesantie. Un bruit le frappe ; il se leve , & , à la foible lueur du crépuscule du matin , il voit paroître un vieillard vénérable , le front couvert de cheveux blancs , pâle & triste comme les spectres , mais conservant dans sa douleur un air noble & majestueux. » Je suis le pere de Cora , lui dit-il. Ma fille m'envoie ; c'est sa derniere volonté que j'accomplis. Va-t-en , malheureux jeune homme , & laisse-nous les maux que tu nous fais. Tu as porté l'opprobre & la mort dans une famille innocente , qui , sans toi , le seroit encore. » A ces mots , le vieillard sentit ses genoux qui ployoient sous lui , & il tomba de défaillance. Alonzo , pâle & frémissant , lui tend les bras , & le releve. » Parlez , lui dit-il ; qu'ai-je fait ? de quel malheur suis-je la cause ? — Cruel ! peux-tu le demander ? peux-tu vouloir l'entendre de la bouche d'un pere ?

Tu nous annonçois des vertus ; la bonté, la candeur étoient peintes sur ton visage ; le crime & la trahison se cachotent au fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop foible, trop simple, hélas ! pour avoir pu se sauver de tes artifices, ma fille vient de me révéler le parjure & le sacrilège qu'elle a commis en se livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle alloit être mère ; & demain notre honte éclate : demain, elle, sa mere & moi, ses sœurs, ses freres innocens, nous ferons menés au supplice. La folitude, l'infamie, une éternelle stérilité marqueront la place où ma fille est née. On dispersera notre cendre. Nous n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en : ma fille t'en conjure. La malheureuse t'aime encore ; & en me confiant le secret de son ame, elle m'a fait promettre de ne le point trahir. Mais elle craint que ta douleur ne te décele & ne t'accuse ; & le seul prix qu'elle

demande de sa mort, dont tu es la cause, c'est que tu n'en sois pas témoin. »

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le désespoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ses cheveux hérissés d'horreur, son immobilité stupide, tout annonçoit un criminel condamné par son juge; & son juge étoit dans son cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots: » O mon pere! tu fais mon crime; fais-tu quelle fatalité m'y a poussé malgré moi? Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, & l'ont fait tomber dans mes bras? J'atteste mon Dieu & le tien, que dans ce péril effroyable mon unique résolution étoit de la sauver. Nous nous sommes perdus, & nous t'avons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'appaiser. Voilà mon sein, voilà mon épée.

Frappe ; venge-toi. — Me venger ! Eh ! ne fais-tu pas , dit le vieillard , que la vengeance est insensée ; qu'au malheur elle joint le crime , & ne soulage que les méchans ? Va , ton sang ne racheteroit ni la mere ni les enfans. Je n'en mourrois pas moins , & je mourrois coupable. Laisse - moi du moins l'innocence : tout le reste est perdu pour moi. Tu fus égaré , je le crois , tu n'es ni méchant , ni perfide ; mais , quand tu le ferois , nous avons dans le ciel un Dieu pour juger & punir. »

» Ame céleste ! s'écrie Alonzo , tu m'accables , tu me confonds. . . . Et l'opprobre & la mort , & le dernier supplice seroient le prix de tes vertus ! Et ta fille , aussi vertueuse , non moins innocente que toi ! . . . Non , vous ne mourrez point. Ne me méprise pas assez pour croire que je veuille me cacher , m'enfuir lâchement. Je paroîtrai , j'avouerai tout , j'embrasserai votre dé-

fense , je vous tirerai de l'abîme où je vous ai précipités , ou bien j'y périrai moi-même. Mais commence par t'éloigner avec ta femme & tes enfans.»

» Connois-tu , lui dit le vieillard , quelque asyle contre les loix & contre les remords qui suivroient le parjure ? J'ai promis au Soleil de rester soumis à ses loix. Ma parole , ma foi sont pour moi des liens plus forts que ne seroient des chaînes. Un Inca n'en connoît point d'autre ; & je mourrai sans les briser. Toi , qui n'es point engagé sous ces loix redoutables , éloigne-toi ; donne à ma fille la consolation de te savoir hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton supplice. — Va , dit Alonzo pénétré de respect , de douleur & de reconnoissance , va lui jurer que jamais son amant ne l'abandonnera. Je suis époux & pere. Il n'est point de danger au dessus d'un courage à la fois animé par l'amour & par la Nature. » A ces mots , il tendit les bras au vieillard encore

frémiffant. » Mon pere , lui dit-il , mon pere , embrasse-moi , ou perce-moi le cœur. Je ne puis foutenir ta haine. » Le vieillard tombe dans son fein , l'embrasse , le plaint , lui pardonne ; & des torrens de larmes se confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit se répand que l'afyle des Vierges a été profané ; que l'une d'elles a violé fes vœux ; qu'elle porte le fruit d'un amour sacrilège ; & que le Soleil , irrité de ce parjure abominable , en demande l'expiation. Un crime inoui jusqu'alors remplit d'horreur tous les esprits. Les malheurs qui l'ont annoncé , & dont peut-être il est la cause , les feux de la guerre civile allumé entre les deux freres , tout le sang qu'elle a fait couler , le fils d'Ataliba , l'héritier du trône enlevé à ses Peuples par une mort funeste , ce long amas de crimes & de calamités se retrace à la fois , comme des signes de colere , que le Soleil , en s'éclip-



fant, n'a déjà que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne soit pas encore apaisé, & ne se venge sur tout un Peuple de l'injure faite à sa gloire. O superstition ! le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, croit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne se rassura que lorsqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au tribunal suprême ; que déjà l'on creusoit la tombe, & que l'on dressoit le bûcher.

---



---

## C H A P I T R E X L.

---

**C**E jour-là le Soleil se couvrit de tristes nuages ; & ce deuil sombre de la Nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, selon l'usage, sous le portique

du palais. Une multitude tremblante environnoit le trône ; & à travers les flots de ce Peuple assemblé, le Pontife, les Prêtres, les Ministres des loix, se faisant ouvrir un passage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtresse. Son pere accablé de douleur, sa mere pâle & défaillante, deux sœurs plus jeunes, aussi belles, trois freres, l'espérance d'une auguste famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au supplice.

Cora, qu'il falloit soutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba sans force & sans couleur, en paroissant devant son juge. On la ranime ; il l'interroge. Elle répond avec candeur. » Ce fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçoit d'ensevelir ces murs : ma frayeur me précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà mon malheur & mon crime. Fils du Soleil, s'il est possible d'en adoucir la peine, écoute la Nature qui réclame contre

la loi. Ce n'est pas pour moi que j'implore ta clémence : il faut que je meure, je le fais. Mais regarde un pere, une mere, des sœurs, des freres innocens ; c'est pour eux seuls qu'en mourant je demande grâce. »

Le pere alors prit la parole. » Inca, dit-il, dans un moment d'égarement & de terreur, ma fille a été foible, imprudente & fragile ; c'est au Dieu qui voit dans les cœurs à la juger ; mais c'est à moi d'accuser l'auteur de sa perte. Ce premier coupable, c'est moi. Ma piété aveugle a dévoué ma fille au culte des autels, & l'y a offerte en victime. Dans le moment du sacrifice j'ai entendu gémir son cœur ; & , religieusement cruel, le mien s'est endurci. Pere dénaturé, j'ai vu ses larmes, je l'ai vue se précipiter dans le sein de sa mere, y chercher un asyle contre la violence du pouvoir paternel ; & moi, sans pitié, sans remords, j'ai consommé le parricide. Son crime, hé-

las ! fut de m'obéir ; son respect , son amour pour moi l'a perdue. Je suis le bourreau de ma fille. Je la traîne au supplice. » En prononçant ces mots , le vieillard embrassoit sa fille ; ses sanglots étouffoient sa voix ; son cœur se brisoit de douleur ; & les larmes de sang qui couloient de ses yeux , inondoient le sein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même , mais contraint par la loi à user de rigueur , poursuit , & ordonne à Cora de déclarer son ravisseur & son complice.

Cora frémit , & son silence fut d'abord sa seule réponse ; mais les instances de son Juge la forcèrent enfin de prononcer ces mots : » Fils du Soleil , seras-tu plus cruel & plus violent que la loi ? La loi me condamne à la mort ; j'y traîne avec moi ma famille. N'est-ce pas assez ? Te faut-il encore un nouveau parricide ? Veux-tu que ,

portant dans la tombe, où je vais descendre vivante, le fruit de mon funeste amour, j'accuse encore celui qui lui a donné la vie ? Veux-tu voir mes entrailles se déchirer d'horreur, & mon enfant épouvanté s'arracher des flancs de sa mere ? »

Ces paroles firent sur l'ame d'Ataliba l'impression la plus terrible ; & , sans insister davantage, il ordonnoit, en gémissant, au dépositaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorsqu'on vit tout à coup Alonzo fendre la foule & se précipiter au pied du trône de l'Inca. » C'est moi qui suis le criminel, Inca, s'écria-t-il ; Cora est innocente : ne punis que son ravisseur. » A cette vue, à ces paroles que le désespoir animoit, le Roi frémit, le Peuple reste immobile d'étonnement ; & Cora tremblante & glacée : » Hélas ! dit-elle en succombant, je n'aurai donc pu le sauver ! — Non, reprit Alonzo, elle n'est point coupable. Je l'enlevai mourante, & son

ame éperdue ne put ni consentir ni résister à son malheur. »

L'inca voulut sauver Alonzo. » Etranger, lui dit-il, notre culte n'est pas le vôtre; vous ne connoissez pas nos loix; & ce qui pour nous est un crime, n'est pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos loix n'obligent que mes sujets & moi. Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point criminel, à moins que vous n'ayiez usé de violence; & Cora seule a droit de vous en accuser. — Non, non, dit-elle; un charme aussi doux qu'invincible m'a livrée à lui. Cesse, Alonzo, cesse de t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille fois. — Loin de vous accuser, vous voyez, dit le Roi, qu'elle vous déclare innocent. — Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré sa jeunesse, après avoir creusé la tombe sous ses pas, la tombe où vous allez la faire descendre vivante? O comble d'horreur! Elle s'ouvre cette tombe ef-

froyable, elle s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer; & je suis innocent! Je vois s'allumer le bûcher où son pere, sa mere, tous les siens vont périr; & moi, l'auteur de tant de maux, juste ciel, je suis innocent! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un bandeau sur les yeux; & tu ne veux pas voir mon crime. Plus juste que toi, je le sens, & je m'en accuse moi-même. Pardon, malheureuses victimes d'un amour insensé, pardon! Je n'aurai pas du moins la honte & la douleur de vous survivre; & si je vous mene à la mort, je vous devancerai; j'irai sur ce bûcher me livrer le premier aux flammes. Là, ce fer qui devoit défendre un Peuple vertueux, un Roi, que je ne suis plus digne d'appeler mon ami, ce fer me percera le cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la grâce d'être entendu.

» Je ne suis ingrat ni perfide, reprit-il avec fermeté. Reçu dans la Cour de l'Inca, honoré de sa confiance, comblé

de ses bienfaits , je n'ai jamais eu le dessein de trahir l'hospitalité. Je suis jeune, ardent, trop sensible. J'ai vu Cora, mon cœur s'est enflammé pour elle ; mais j'ai respecté son asyle. Ce n'est qu'au moment effroyable où la montagne mugissante lançoit un déluge de feu, où le ciel embrâsé, où la terre tremblante n'offroient par-tout que les horreurs de mille morts inévitables ; ce n'est qu'en ce moment, qu'à travers les débris des murs de l'enceinte sacrée, j'ai cherché, j'ai faisi, j'ai enlevé Cora.

» Elle vous dit qu'elle a cédé ! & qui n'eût pas cédé comme elle ? Est-ce assez d'une loi pour étouffer en nous les sentimens de la Nature , pour en vaincre les mouvemens ? Vous exigez de la jeunesse la froideur d'un âge avancé ! Vous exigez de la foiblesse le triomphe le plus pénible de la force & de la vertu ! Ah ! c'est la superstition qui vous commande , au nom d'un



Dieu, d'être cruels. L'en croyez-vous ? oubliez-vous que le Dieu que vous adorez est à vos yeux la bonté même ? Quoi ! le Soleil, la source de la fécondité, lui, par qui tout se régénère, feroit un crime de l'amour ! Et l'amour n'est lui-même que l'émanation de cet astre qui vous anime. C'est ce même feu répandu au sein des métaux & des plantes, dans les veines des animaux, & sur-tout dans le cœur de l'homme, c'est ce feu que vous adorez dans son intarissable source. Vous condamnez son influence ; & parce qu'une Vierge innocente, foible & craintive, aura cédé aux mouvemens les plus naturels, les plus doux d'un cœur que le Ciel lui a donné, son pere, sa mere, ses sœurs, ses freres seront condamnés à mourir avec elle au milieu des supplices ! Non, Peuple, j'en atteste votre Dieu & le mien, car le Soleil en est l'image ; ces horreurs ne peuvent lui plaire ; & la loi qui vous les commande ne sauroit

émaner de lui. Elle est des hommes ; elle vous vient de quelque Roi jaloux , superbe & tyrannique , qui attribuoit à son Dieu un cœur comme le sien.

» On vous a dit que le Soleil faisoit à sa Prêtresse un crime d'être mere , & qu'il falloit , pour expier ce crime , les supplices les plus affreux ; on vous l'a dit , & vous avez eu la simplicité de le croire ! Ah ! Peuple , on avoit dit de même à vos aïeux que leurs Dieux , le serpent , le vautour & le tigre , demandoient qu'une mere versât sur leurs autels le sang de l'innocent qu'elle alloit ; & , comme vous , pieusement crédule , la mere immoloit son enfant. Vous l'avez aboli ce culte ; & le vôtre , non moins barbare , est encore plus insensé. »

Alonzo , du ton d'un homme inspiré par un Dieu , & comme si ce Dieu avoit parlé par sa bouche : » Roi , Peuple , dit-il , apprenez à discerner , par d'infailibles marques , la vérité ,

qui vient du ciel, d'avec l'erreur, qui vient des hommes. Jetez les yeux sur la Nature : voyez son ordre & son dessein. Quel que soit le Dieu qui préside à cet ordre immuable, établi par lui-même, il y a conformé ses loix. Et qu'importe à l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudemment une jeune & foible mortelle, de sécher, comme une plante oisive, dans la langueur de la stérilité ? Est-ce là ce qu'en la formant lui a recommandé la Nature ? Voyez, dit-il, en saisissant les voiles de Cora, & en les déchirant avec une audace imposante, voyez ce sein : voilà le signe des desseins de son Dieu sur elle. A ces deux sources de la vie, reconnoissez le droit, le devoir sacré d'être mere. C'est ainsi que parle & s'explique ce Dieu qui n'a rien fait en vain. »

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus, élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se

faisoit dans les esprits ; & le Monarque faisoit l'instant de la décider sans retour. » Il a raison, dit-il ; & la raison est au dessus de la loi. Non, Peuple, il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne vient point du sage Manco ; ses successeurs l'ont faite ; ils ont cru plaie au Dieu dont elle vengeroit l'injure ; ils se sont trompés. L'erreur cesse ; la vérité reprend ses droits. Rendons grâces à l'Etranger qui nous détrompe, nous éclaire, & nous fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bienfait trop signalé, pour ne pas effacer une malheureuse imprudence. Que les Prêtresses du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zèle pure & libre ; & que celle qui désavoue la témérité de ses vœux, en soit à l'instant dégagée. Un Dieu juste ne peut vouloir qu'on le serve à regret ; & ses autels ne sont pas faits pour être environnés d'esclaves. »

Ainsi parloit ce Prince, avec la dou-

ble joie de détruire un abus funeste & de conserver un ami. Le vieillard, pere de Cora, se prosterne, avec ses enfans, aux genoux du Monarque; tout le Peuple, les mains au ciel, pousse des cris de joie; Alonzo triomphant se jete aux pieds de son amante. Hélas ! encore évanouie dans les bras de sa mere, ses yeux, obscurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant se dévouer pour elle, le trouble, l'attendrissement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laissant ployer ses genoux défaillans, elle s'étoit penchée dans le sein de sa mere, qui, croyant l'embrasser pour la dernière fois, n'avoit pas en la cruauté de la rappeler à la vie. Ce fut le cri de la Nature, qui, du sein des peres, des meres, & de tout un Peuple attendri, s'éleva jusqu'au ciel; ce fut ce cri qui ranima ses sens. Elle revient du sommeil de la mort; elle respire, ouvre les yeux, & se voit

dans les bras d'Alonzo, qui, transporté, lui dit en l'embrassant, » Vis, chere amante; tu es à moi; la loi fatale est abolie. — Que dis-tu? que fais-tu? Malheureux! lui dit-elle, va-t-en, & me laisse mourir. — Non, tu vivras, reprit Alonzo. La Nature & l'amour l'emportent; les saints noms de pere & de mere ne sont plus un crime pour nous. » A ces mots, Cora, dans l'excès de la surprise & de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son libérateur; &, trop foible pour soutenir une révolution si violente & si soudaine, succombe une seconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfans qui tremblent encore; Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie & du sentiment; le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant, qui craint de la voir ex-

pirer, la joie & le ravissement du Peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili, sur-tout, & son fidele Télasco en jouissent avec transport. » Ah ! Télasco, disoit cette fille charmante, que ces amans vont être heureux ! Ils passent, comme nous, de l'excès du malheur à la félicité suprême. Qu'ils vont bien s'aimer ! — Comme nous, lui dit Télasco. Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout semblables aux nôtres. »

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & son amant sont appelés, & le Prêtre leur parle ainsi, » Cora est libre; un Dieu qui ne veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte; & j'ai la joie, avant de descendre au tombeau, de voir du nombre de ses loix retrancher une loi cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais de-  
vant

vant lui la sainteté de l'hymen est in-  
 violable. Il veut qu'en sa présence le  
 don d'une foi mutuelle en consacre les  
 nœuds. — Ah ! le ciel & la terre me  
 sont témoins, s'écrie Alonzo, que je  
 suis l'époux de Cora; qu'elle est la moi-  
 tié de moi-même; qu'elle a reçu ma  
 foi; que mes jours sont à elle; & que  
 mon devoir le plus saint est de méri-  
 ter son amour. Seulement je demande,  
 sages & vertueux Incas, que nous  
 voyions, de votre culte ou de celui de  
 ma Patrie, quel est le plus digne du  
 Dieu que l'univers doit adorer. J'es-  
 pere que bientôt nous n'aurons plus  
 qu'un même autel; & ce sera au pied  
 de cet autel, sous les yeux de l'Être  
 suprême, que la religion sanctifiera les  
 vœux de la Nature & de l'amour. »



---

---

## CHAPITRE XLI.

---

**L**A superstition (1), qui par toute la terre va traînant ses chaînes sacrées, dont elle charge les Nations, frémit de rage, en voyant abolir la seule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en consoler, elle jeta les yeux sur l'Europe, où elle dominoit, sur l'Espagne, où elle avoit placé le siège affreux de son empire. Son triomphe s'y préparoit, on y alloit

---

(1) Le fanatisme est la frénésie du zèle. La superstition est le délire de la piété. L'un est la maladie des esprits violens, l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la religion, l'un par ses fureurs, & l'autre par ses craintes.

célébrer sa fête abominable ; lorsque le vaisseau de Pizarre, ayant franchi les vastes mers, entra dans ce golfe (1) célèbre par où l'Océan s'est ouvert un passage jusqu'aux bords de l'Egypte & de la Scythie.

Ce grand Homme, tout occupé de l'importance de ses desseins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de sa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de sa première course, s'étoit perdu & dissipé dans les mains de ses compagnons. Son entreprise, qui d'abord avoit passé pour insensée, n'avoit plus aucun parti an. La confiance étoit perdue ; & les secours en dépendoient. Il falloit, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Espagne ne devoit-elle pas avoir des ra-

---

(1) Le golfe de Cadis.



vages , des cruautés qui s'exerçoient en Amérique ! Ces brigands , ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur Patrie , épouvantée des excès qu'ils avoient commis ? Un jeune Roi , sur-tout , que la cupidité n'avoit pas corrompu encore , devoit les détester ; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces , il alloit confondre celui qui solliciteroit le droit d'imiter leur exemple , & de rendre odieux son regne aux Peuples d'un autre hémisphere. Le cri plaintif de la Nature , le cri de la religion , ses Ministres tonnans , & lançant l'anathème sur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs sacrilèges fureurs ; c'est là ce que Pizarre rouloit dans sa pensée , lorsqu'un vent favorable , l'amenant vers les bords de la fertile Andaloufie , le fit entrer dans le port de Palos , dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb ; quand , sur la foi d'un Nautonnier que les



tempêtes avoient instruit (1), il étoit allé découvrir ce malheureux Nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit soin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de sa naissance) la nouvelle de son retour; & il se rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit sa Cour; & Pizarre, pour observer les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans sa déplorable Patrie. En la revoyant, il gémit.

---

(1) En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, poussé sur la côte de Saint-Domingue. Il revint à Terceré, n'ayant plus avec lui que quatre de ses compagnons. Dans cette isle, un fameux Pilote, Génois de naissance, appelé Christophe Colomb, leur donna l'asyle. Ils moururent tous dans sa maison; & ce fut, dit-on, sur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

Le premier objet de son étonnement fut la solitude des villes & l'abandon des campagnes , où la contagion sembloit avoir passé. » Eh quoi ! se disoit-il à lui-même , est-ce pour se jeter dans les déserts du Nouveau Monde , qu'on a quitté des champs si fertiles , si fortunés ? » Il ne fut pas moins interdit de la réserve austère & de la gravité mystérieuse & taciturne de ce Peuple , autrefois brillant , ingénieux , plein de candeur & de franchise , noble jusque dans ses plaisirs , & magnifique dans ses fêtes. La tristesse , l'abattement étoient peints sur tous les visages ; la défiance étoit dans tous les yeux ; la crainte avoit resserré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville , il veut la parcourir ; & il la voit plongée dans le silence & dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une place publique , lieu vaste & décoré avec magnificence par les temples & les palais dont il

étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un trône resplendissant de pourpre & d'or. A cet appareil imposant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux sans tumulte, & gardant un silence morne, tel que l'impose la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel sacrilège, quel parricide on va punir avec tant de solennité, & si le Roi vient présider au supplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais personne ne lui répond. » Qui que tu sois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeoit, ou cesse de nous tendre un piège, ou, si tu es de bonne foi, regarde, écoute & tremble comme nous. »

Bientôt Pizarre voit paroître le cortège effrayant des juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'asseoir sur ce trône terrible. Le calme est peint sur leur visage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent ; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux , pâles, tremblans, courbés sous le poids de leurs chaînes , viennent recevoir leur sentence ; & ce décret qui les condamne à être brûlés vivans , ce décret leur est prononcé du ton affectueux & tendre de la charité secourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins , dans ce moment terrible , en présence du Peuple , à la face du ciel , lorsqu'ils entendraient leur sentence , il leur fût permis de parler , de se défendre , & de se plaindre : foible adoucissement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal , mais qui , ayant révolté les juges , fut traité de scandale , & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard qu'on avoit surpris observant les pratiques de judaïsme. Les séductions , les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de sa foible jeunesse. Imbu

de la foi de ses peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler ; il la reprit ; & dans le silence & la crainte, il adressoit au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu ; sur le bord de sa tombe, il n'avoit pas même daigné le désavouer ; il marchoit au supplice, comme une victime à l'autel. Mais lorsqu'il entendit que tous ses biens, livrés à l'avidité de ses Juges, étoient ravis à ses enfans, sa constance l'abandonna. » Cruels ! dit-il, c'est donc ainsi que vous dévorez votre proie ! J'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon ame, quand j'ai désavoué de bouche ce que j'adorois dans le cœur ; mais qu'ont fait mes enfans, pour être dépouillés du peu de bien que je leur laisse ? Ils ont subi, dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle ; je vous les ai livrés. Ah ! laissez à leur mere, pour nourrir ces infortunés, un pain arrosé de mon sang, & qu'ils tremperont dans leurs larmes. »



» Eh quoi ! lui répond d'un air serein le Chef du tribunal terrible, ne fais-tu pas que Dieu poursuit dans les enfans l'iniquité des peres ; que la dépouille des criminels de lèse-majesté divine appartient aux Ministres des vengeances divines, comme les entrailles de la victime appartennoient au sacrificeur ; que l'esclave n'a rien qui ne soit à son maître, & qu'enfin tes pareils sont nés esclaves parmi les Chrétiens ? Si l'on se réserve des biens qui n'étoient pas à toi, c'est pour en faire un digne usage ; & quel plus digne usage du bien des Infideles, que de servir de récompense aux défenseurs de la Foi ? Si chacun vit de son travail, celui de poursuivre l'erreur sera-t-il privé de salaire ? & n'est-il pas bien juste qu'une race funeste paye, en mourant, le soin pénible & salutaire que l'on prend de l'exterminer ? »

» Hommes sans pudeur & sans foi, s'écria le vieillard, la force vous se-

conde, & votre hypocrisie abuse insollement du pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez que le ciel enfin ne se lasse....» On ne permit pas au vieillard d'achever; il fut jeté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal un jeune homme simple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille aussi simple que lui, aussi pieuse, aussi docile; il en étoit aimé; un rival furieux l'avoit accusé d'hérésie; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de sa foi, de son innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroissant devant ses juges, & à la vue du bûcher, ses plaintes, ses cris redoublèrent.» Ministres du Dieu que j'adore, & vous, Peuple, dit-il,

je proteste en mourant que j'ai vécu fidele à la religion de mes peres. Je crois tout ce que nos Pasteurs, dès l'enfance, m'ont enseigné. Qu'on me dise dans quelle erreur j'ai pu tomber, sans le vouloir; je l'abjure & je la déteste. Que voulez-vous de plus? — Nous voulons que vous-même vous fassiez le sincere aveu de votre impiété. — Je ne la connois pas. Opposez-moi du moins mes accusateurs; qu'ils paroissent, qu'ils me confondent à vos yeux. — Non, lui dit on encore: l'intérêt de la Foi ne permet pas qu'on décele ceux qui veillent à sa défense, & qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que vous n'aviez point d'ennemis? — Hélas! non; je ne hais personne; j'ignore qui peut me haïr. — Eh bien, ce n'est donc pas la haine, mais le zele qui vous accuse; & le zele est digne de foi. — O mon pere! dit le jeune homme à un Religieux qui l'exhortoit à la mort, je suis

attaché à la vie ; ce supplice me fait frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend que je fasse ; & , tout innocent que je suis , je veux bien me calomnier. — Moi ! vous enseigner le mensonge ! lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu ne plaise. Non , mon fils , mourez martyr , plutôt que d'en imposer à vos juges. Après tout , ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers que l'on doit s'avouer coupable. Mais , à l'approche du supplice , ce n'est plus un vrai repentir , c'est la frayeur qui parle ; on ne l'écoute plus. » Ce fut alors que le jeune homme , s'abandonnant à sa douleur , & versant des torrens de larmes , en fit couler de tous les yeux. » O Dieu ! dit-il , on m'annonçoit ta religion pure & sainte comme l'appui de l'innocence ; & tes Ministres ! . . . » On l'interrompit , pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'en-

veloppoit vivant , & que ses cris déchiroient tous les cœurs , un Maure , à peu près du même âge , mais plus ferme & plus courageux , fut condamné comme blasphémateur , pour avoir murmuré contre le fanatisme & son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence , en l'exhortant à déclarer , devant Dieu & devant les hommes , qui pouvoit l'avoir soulevé contre les vengeurs de la Foi. » Peuple , s'écria-t-il avec indignation , savez-vous qui l'on veut que j'accuse ? Mon pere. On me l'a nommé dans les fers , ce complice dont on s'efforce de me rendre le délateur. C'est lui qu'on veut que je traîne au supplice. On m'a promis d'user envers moi d'indulgence , si j'étois assez lâche , assez dénaturé pour noircir & calomnier celui qui m'a donné le jour. Ah ! loin de l'accuser , j'atteste toutes les puissances du ciel , que ce vieillard est innocent. Il gémit comme vous , mais dans le fond de son ame ; & , à moins que des

larmes n'offensent nos tyrans, il ne les offensa jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai détestée hautement, cette tyrannie odieuse. J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle haine de la vérité, par quelle horreur de l'innocence, on refusoit à l'accusé le droit naturel & sacré d'une défense légitime; pourquoi le délateur, dispensé de paroître, portant ses coups dans l'ombre, comme un lâche assassin, & se tenant enveloppé dans le manteau du juge, étoit compté au nombre des témoins? Cette procédure infernale, cet appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des ténèbres, un silence affreux, tous les pièges de l'artifice & du mensonge, pour surprendre, ou pour effrayer un malheureux abandonné à la calomnie, à la fraude la plus subtile & la plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit, ma franchise les a blessés; ils m'en punissent; mais un jour ces fourbes seront démasqués; & leurs crimes re-

tomberont sur eux, comme un déluge, avec les vengeances du ciel. »

A ces mots, s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit : » Laisse-moi, lui dit-il, je ne connois point le Dieu que mes bourreaux adorent. Dieu juste, Dieu clément, pere de tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame. » Et lui-même, en traînant ses chaînes, il s'élança sur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adolefcens de l'un & de l'autre sexe, élevés en silence sous la loi Musulmane, & livrés pour ce crime aux Inquisiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils se faisoient Chrétiens, qu'on les sauveroit du supp'ice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chrétiens; & on les menoit au supplice. Ils réclamèrent la promesse sur la foi de laquelle ils avoient abjuré. » Cette promesse, leur dit-on, va s'accomplir dans l'autre vie. Vous serez sauvés du supplice, mais d'un supplice au prix du-

quel celui-ci n'est rien. Mes enfans, ne pensez qu'à mourir fideles ; & trop heureux de n'avoir à subir qu'une expiation passagere , résignez - vous sans murmurer. » Leurs larmes furent inutiles ; & du milieu des flammes , où ils furent jetés , leurs bras s'étendirent en vain ; leurs bras supplians retomberent ; & bientôt tout fut consumé.

Pizarre , qui , placé trop loin du tribunal , n'avoit entendu que des cris , en voyant toutes ces victimes entassées sur le bûcher & dévorées par les flammes , tandis que l'air retentissoit de saints cantiques d'alégresse , & que de pieux fanatiques , levant les mains au ciel , lui offroient pour encens la fumée du sacrifice ; Pizarre , saisi de terreur & de compassion , se disoit à lui-même : » L'Espagne a-t-elle changé de culte ? & lui a-t-on rapporté de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sauvages , & qu'ils abreuvent de leur sang ? » Il vit la foule s'écouler , pensive & conster-



née; il imita le Peuple; & de retour chez lui, il y trouva l'un de ses freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.

---

## CHAPITRE XLII.

---

**A**PRÈS les premiers mouvemens de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de la Patrie; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin?

» Trop jeune & trop obscur, quand tu as quitté ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu voir préparer ces événemens; mais aujourd'hui que ta fortune en dépend, je dois t'en instruire. Ecoute, mon frere, & gémis. »

» Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient répandus dans l'Espagne; ils y avoient apporté les arts, l'agriculture & le commerce; & en éclairant les esprits, ils avoient adouci les mœurs. La prospérité, la grandeur, l'opulence de ce Royaume, cultivé, enrichi, décoré par leurs mains, méritoit de faire oublier leur invasion & leurs ravages. Vaincus & soumis à leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une liberté légitime, qu'à vivre sujets de nos Rois, en conservant le culte de leurs peres; & si la superstition ne se fût emparée de l'esprit d'Isabelle, jamais regne n'eût été plus heureux, ni plus florissant que le sien. Mais cette Reine, que son génie & son courage auroient

placée au rang des plus grands hommes, eut le malheur d'être trompée par un confident fanatique ( Thomas Torquemada , Dominicain , ) qui , dès la plus tendre jeunesse , l'enivroit d'un faux zèle , & l'avoit fait jurer , si elle montoit sur le trône , d'employer le fer & le feu pour exterminer l'hérésie & faire triompher la Foi. Ce fut pour accomplir cette téméraire promesse , qu'elle érigea ce tribunal de sang. »

» Armé d'une puissance énorme , affranchi de toutes les loix protectrices de l'innocence , & consacré par un Pontife ( Sixte IV ) qui lui confioit tous ses droits , ce tyran des esprits les remplit d'une sainte horreur (1). C'est ici , dans Séville même , que fut célébré le premier de ces sacrifices barbares , que l'on appelle *Actes de foi* (2).

---

(1) En quatre ans l'Inquisition fit le procès à 100,000 personnes , dont 6000 furent brûlés.

(2) AUTO-DA-FÉ. Le premier à Séville en 1480.

Ce jour exécration couta vingt mille sujets à l'Espagne ; ils s'enfuirent épouvantés ; & l'Afrique fut leur refuge. Dans la Castille & dans Léon de nouveaux bûchers s'allumerent ; & on y jeta dans les flammes des milliers de malheureux. Le même fléau s'étendit dans l'Aragon , & y fit les mêmes ravages. L'Espagne entière en fut frappée , & d'un Royaume à l'autre la superstition voyoit , comme autant de signaux , les feux qui dévoreroient ses innombrables victimes. Des multitudes de proscrits , échappés à la rage de leurs persécuteurs , s'abandonnoient à la merci des flots ; & l'Afrique en fut repeuplée. Enfin la Grenade conquise sur les Maures , devint à son tour le théâtre de ces déplorables fureurs (1).

---

(1) Premier Edit contre les Juifs , en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet Edit les obligeoit à se convertir , ou à quitter l'Espagne. Cent mille familles se

Ah ! Pizarre , quelle province le fanatisme a défolée ! Un Peuple industrieux , vaillant , éclairé , mêlant aux travaux le charme consolant des fêtes ; plus de trente villes superbes , où florissoient les arts ; cent autres villes moins opulentes , mais toutes riches

---

convertirent ou feignirent de se convertir ; huit cents mille Juifs se retirèrent en Portugal , en Afrique , ou dans l'Orient.

Second Edit contre les Maures , en quinze cent un , qui les forçoit à se faire baptiser , ou à sortir du Royaume en trois mois , sous peine d'être faits esclaves. Une assemblée de Théologiens & de Jurisconsultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence , malgré la foi du plus solennel des traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-Quint du serment fait par lui , ou par ses prédécesseurs , de permettre aux Maures le libre exercice de leur religion ; & il l'exhorta à chasser de l'Espagne tous ceux qui refuseroient d'embrasser le Christianisme.

& peuplées ; deux mille villages remplis de cultivateurs fortunés ; les plus belles campagnes , les plus riches de l'univers , tout est perdu , tout est détruit ; la mort , l'effroi , la solitude y regne ; la tyrannie des esprits , la plus odieuse de toutes , comme la plus injuste & la plus violente , en a fait de vastes tombeaux , où elle domine en silence sur des cendres & des débris. »

» Ainsi , lui demanda Pizarre , les rapines , les cruautés que l'on exerce en Amérique étonnent peu l'Espagne ? — Elle y est endurcie par ses propres malheurs , reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elles s'étonne & s'épouvante ? Parmi nous , dans son sein , elle voit consacrer les crimes les plus odieux. L'humanité n'a plus de droits , le sang n'a plus de privilèges. Que le fils accuse son pere , le pere ses enfans , la femme son époux ; c'est le triomphe du faux zele. Ils sont accueillis , écoutés ; & l'accusé périt sur leur délation. Un simple soup-

çon fait saisir, traîner dans les cachots la foible & timide innocence; & l'imposture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un silence éternel, est sûre de l'impunité. La seule ressource du foible, la fuite, est réputée une preuve du crime; & l'anathème qui poursuit le transfuge, rompt pour lui les nœuds les plus saints. En lui, ses amis méconnoissent leur ami, ses enfans leur pere, ses sujets leur Roi: plus d'asyle, plus de refuge assuré pour lui, pas même au sein de la Nature. La main qui lui perce le cœur est innocente; elle a vengé le Ciel. Tout Chrétien est, de droit divin, le juge & le bourreau d'un infidele fugitif. Telle est la loi du fanatisme; & je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles, qui forment son code infernal. Ne crains donc plus de voir les esprits soulevés de ce qui se passe dans l'Inde. »

» Et la Cour, demanda Pizarre, est-elle attaquée de ce délire? — La Cour

ne pense, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos calamités. Que le Peuple tremble & fléchisse, c'est tout ce qu'elle veut; & les malheurs de l'Inde ne la touchent que foiblement. Les Grands, avec pleine licence, opprimoient autrefois le Peuple; les juges leur étoient vendus; les loix se taisoient devant eux; &, sans frein comme sans pudeur, ils exerçoient impunément les vexations les plus criantes. Le Peuple est rentré dans ses droits; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppression; il est armé, discipliné, ligué pour sa propre défense; la force est du côté des loix; & le Peuple, qu'elles protègent, les protège à son tour contre les attentats des Grands, leurs ennemis communs. Ainsi, le faste de la Cour, n'ayant plus au dedans les ressources du brigandage, a rendu les Grands plus avides des richesses du dehors; & l'espérance de partager les dépouilles du Nouveau



Monde, en fait de zélés partisans au premier qui promet d'en payer le tribut à leur orgueilleuse avarice. Tout est vénal sous ce nouveau regne ; & quand l'or est le prix de tout, on obtient tout avec de l'or : c'est ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition & la cupidité ; ce sont elles qui nous dominent. Elles président dans les Conseils, elles sont l'oreille du Prince, elles sont l'ame de la Cour. La religion même est ici leur esclave ; & tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner. Rome, le siège de l'Eglise, vient d'être prise & saccagée ; le Souverain Pontife a été mis aux fers.... — Sans doute par les Infideles? demanda Pizarre. — Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune Empereur qui lui-même a porté le deuil de sa victoire. Va le trouver ; annonce-lui une vaste & riche conquête. Il gémira peut-être sur le malheur de l'Inde ; mais si ce malheur est utile à sa grandeur, à

sa puissance, il le laissera consommer. »

Pizarre, en profitant des instructions de Gonzale, eut sans peine accès à la Cour. On le présente à l'Empereur ; & au milieu du Conseil assemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots :

» Puissant & glorieux Monarque, vous voyez l'un des premiers soldats qui, sous le regne de Ferdinand, ont porté les armes de la Castille dans le Nouveau Monde. Je m'appelle Pizarre ; Truxillo m'a vu naître le plus obscur de vos sujets ; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen de faire oublier ma naissance. Sur la côte de Carthage & vers les bords du Darien, je suivis Alfonse Ojeda, l'homme le plus déterminé qui fut jamais. J'appris à son école qu'il n'est point de dangers que le courage ne surmonte ; & je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce fut sous Vasco de Balboa que je servis, & que je conçus

P'espérance d'égalier Colomb & Cortès.

» On vous a vanté les richesses de l'Amérique : & moi , je vous annonce qu'on ne les connoît pas. Les isles dont la découverte a fait la gloire de Colomb , le Royaume dont la conquête a rendu Cortès si fameux , ne sont rien en comparaison des pays que j'ai découverts , & dont je viens vous faire hommage. C'est le Royaume des Incas , Peuple adorateur du Soleil , dont ses Rois se disent les enfans. Et qui ne le croiroit leur pere , en voyant les richesses que ses rayons répandent dans ces heureux climats ?

C'est une chaîne de montagnes d'or , qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au tropique du midi ; & parmi ces montagnes , les plus riens coteaux & les vallons les plus fertiles. Le même jour y présente toutes les saisons réunies ; la même terre y produit à la fois les fleurs , les fruits & les moissons.

Les Peuples de ces contrées sont

vaillans , mais presque sans armes. Il est facile de les vaincre , plus facile de les gagner par la clémence & la douceur. J'avois abordé sur leurs côtes, je pénétois dans leur pays ; & avec un vaisseau & moins de deux cents hommes , j'aurois mis sous vos loix un florissant Empire , & à vos pieds des monceaux d'or. Le Vice-Roi de Panama , jaloux d'une entreprise commencée avant lui , & dont il n'avoit pas la gloire , a rappelé mes compagnons ; il ne m'en est resté que douze ; & avec eux j'ai soutenu , dans une isle déserte , au milieu des tempêtes , les plus rudes épreuves de la nécessité. J'attendois un foible secours ; on me l'a refusé , & on m'a rappelé moi-même. J'ai obéi , sans renoncer à ma glorieuse entreprise ; & pour vous soumettre un pays le plus riche del'univers, je ne demande que l'honneur dont jouit Cortès au Mexique, l'honneur de commander pour vous, & de n'obéir qu'à vous seul.»

Pizarre mit alors sous les yeux du Conseil le récit de ses aventures , attesté par ses compagnons ; & ce récit , quoique très-simple , ne fut pas lu sans étonnement. Mais , soit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre , soit que , par sa naissance , il ne le crût pas digne du titre auquel il aspirait , » L'audace de ton entreprise , lui dit-il , semble autoriser celle de ton ambition ; mais sois content de partager les richesses que tu m'annonces , & ne demande rien de plus. — Des richesses ? lui dit Pizarre d'un air chagrin et dédaigneux ; mes matelots & mes soldats en reviendront chargés. Il me faut de la gloire. Le reste est au dessous de moi. Si je ne suis pas digne de gouverner , je ne suis pas digne de vaincre. Nommez le Vice-Roi qui me doit remplacer ; je l'instruirai : mon plan , mes projets , mes découvertes , je lui communiquerai tout , excepté mon courage . . . . dont j'ai besoin pour

dévorer l'humiliation d'un refus. »

Cette franchise brusque & fiere ne déplut point au jeune Monarque. » Il me servira bien, dit-il, puisqu'il ne fait pas me flatter. » Il lui accorda sa demande ; & Pizarre, dès ce moment, vit une foule de Courtisans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ses cruautés & ses rapines, & mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeunesse ardente, ambitieuse, se disputer la gloire de le suivre & de partager ses travaux ; il vit l'avarice elle-même s'empresier, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, & risquer, en tremblant, les frais d'une entreprise dont elle attendoit des trésors.

Pizarre, sans croire en imposer à ceux qui se fioient à lui, leur prodigua les espérances, se ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons matelots & de soldats déterminés, &, parmi les plus,

braves, prit vingt hommes d'élite pour commander sous lui. Ses freres furent de ce nombre ( Fernand , Jean & Gonzale Pizarre. ) Le jeune Gonzalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui en passant à l'isle Espagnole.

Ainsi , tout secondant ses vœux , Pizarre , dans le même temple, ( dans l'Eglise de Notre - Dame de la Victoire ) & sur le même autel où Magellan avoit fait le serment d'obéissance & de fidélité à la Couronne de Castille, Pizarre, dans les mains de Charles , prononça le même serment.

» Guerrier , lui dit le jeune Prince , ici l'on confond tous les droits ; chacun, selon ses intérêts ou ses opinions, fait pencher la balance entre les Indiens & nous. Fatigué de tous ces débats , je te recommande deux choses ; l'une , de faire à ton pays tout le bien que tu croiras juste & qui dépendra de toi ; l'autre , de faire aux Indiens le

moins de mal qu'il te sera possible : car si je veux en être obéi , je désire encore plus d'en être aimé. » A ces mots , il lui ceignit l'épée , cette épée qui devoit être la marque de sa dignité ( Marquis , Gouverneur & Adelantade , ou Lieutenant Général , ) & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défense contre de lâches assassins.

Cependant sa flotte à la rade , & ses compagnons rassemblés dans le port de Palos , n'attendent que lui & les vents. Il arrive ; les vents l'invitent à partir ; il s'embarque , il fait lever l'ancre , & part aux acclamations de tout un Peuple qui l'exhorte à revenir , chargé des richesses de l'Amérique , déposer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.



---

 CHAPITRE XLIII.
 

---

**E**N abordant à l'Isle Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour son pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse & la sérénité, se répandit un rayon de joie. » Mon ami, dit-il à Pizarre en lui tendant la main, je vais le voir ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous secourir & nous soulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort est tran-

quille & riante pour l'homme simple & doux qui se dit à lui-même : Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez avec quelle confiance mes yeux , avant de se fermer , se levent encore vers le ciel ; avec quelle consolation mes bras s'étendent vers mon pere. Il me voit expirant , & il dit , Celui-là fut bien foible , mais il ne fut pas méchant ; son sein renferme un cœur sensible ; ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans y mêler des larmes ; ces mains qu'il tend vers moi , il les tendoit de même vers les infortunés qu'il pouvoit secourir : je serai miséricordieux envers l'homme compatissant. Ah Pizarre ! je vous souhaite une mort semblable à la mienne. Méritez-la en exerçant la justice & l'humanité. »

A cette voix foible & touchante , à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre , à ces regards où sembloit éclater la dernière étincelle de la vie & du sentiment , Pizarre fut ému ; il

pressa dans ses mains la main de l'homme juste. » O mon pere, dit-il, vivez, pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus. Pour vous répondre de moi, j'avois besoin d'être revêtu d'une autorité imposante; je le suis; & j'espere apprendre à ma Patrie à conquérir sans opprimer. »

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. » Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur; il s'est jeté parmi les Sauvages. »

« Le bon jeune homme ! dit Las-Casas, il les aima toujours; il est digne d'en être aimé. Mais dites-moi quel est à leur égard l'esprit de la nouvelle Cour d'Espagne? — Elle est partagée, lui dit Pizarre; mais le parti de l'avarice & de la tyrannie est toujours le plus fort. J'ai même vu dans le Sacerdoce des hommes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu, pour

pour conseiller la violence; & ils l'exercent en Espagne avec une rigueur que je n'ai pu voir sans frémir. » Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit assisté. » Les monstres ! » s'écria Las-Casas avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa foiblesse. » O mon ami ! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante; car les craintes, les espérances, tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussière inanimée; & c'est ce moment que je fais pour rendre gloire à la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser, au nom du ciel, les plus détestables excès. L'orgueil, l'ambition, la cupidité, la passion insatiable de dominer & d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire, & jusqu'au pied des autels, de lâches partisans, de féroces apologistes; &, par une

basseſſe indigne d'un miniſtere auguſte  
 & ſaint, on a cru devoir ſe ranger  
 du côté du puiffant, du fort & de  
 l'injuſte, pour ſ'affurer de leur appui.  
 Mais, mon ami, Dieu eſt immuable;  
 la vérité l'eſt comme lui. Ni l'un ni  
 l'autre n'a beſoin de la faveur d'une  
 Cour avare & d'une populace avide.  
 Le glaive de la tyrannie, le ſceptre  
 de l'iniquité ſeront réduits en poudre;  
 les trônes même ne ſeront plus; &  
 Dieu fera, & la vérité avec lui. J'at-  
 teſte donc ici ce Dieu devant lequel je  
 vais paroître, qu'il condamne dans ſes  
 Miniſtres cette honteuſe politique,  
 vile eſclave des paſſions; je l'atteſte  
 qu'il n'a donné à aucun homme ſur la  
 terre le droit de forcer la croyance  
 & d'annoncer ſa loi le poignard à la  
 main; que celui qui a créé les ames  
 des Maures & des Indiens, n'a pas  
 beſoin de nos tortures pour les chan-  
 ger & les réduire; & que le Dieu qui  
 fait lever le Soleil ſur ces régions,

y fera luire aussi , quand bon lui semblera , le flambeau de la vérité. Ainsi , toutes les fois que vous verrez des hommes sacrilèges remettre le fer & le feu dans les mains des Rois & des Peuples , & puis lever les mains au ciel , & dire , Elles sont innocentes , elles n'ont point versé le sang ; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient bourreaux eux-mêmes , s'ils veulent des martyrs. Mais gardez-vous d'attribuer à la religion la dureté , l'orgueil , la cruauté de ses Ministres. La paix , l'indulgence & l'amour , voilà son esprit , son essence. C'est à ce caractère immuable , éternel , qu'on la reconnoitra toujours. Mon ami , je l'ai dit aux Rois , je l'ai dit aux tyrans de l'Inde ; & si Dieu prolongeoit mes jours , j'irois le dire à ce jeune Monarque dont on égare la raison ; je monteroï sur ce bûcher où l'on fait périr , dites-vous , tant de malheureuses victimes ; & de là je demanderois à ce

tribunal sanguinaire , si c'est sur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tisons ardens ? Je demanderois à ce Roi , qui l'a rendu le juge des pensées & le tyran des ames ? & si ces prêtres fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas ? Ils le renverferoient ce bûcher infernal , ou m'y feroient brûler tout vivant. »

» Homme juste , lui dit Pizarre , calmez-vous ; & n'abrégez point des jours qui nous sont précieux. Vous avez assez fait ; & ce zele héroïque va même au delà des devoirs que vous impose votre état. — Mon état ! & qui rendra gloire à la religion , si ce n'est son Ministre ? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en l'invoquant ? Les voilà nos devoirs , sans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité , ils peuvent nous fermer la bouche ; mais dès qu'ils s'autorisent de la cause de Dieu pour être

injustes & cruels , c'est à nous , à travers les lances & les épées , de crier que Dieu désavoue les crimes commis en son nom. Malheur à nous , si par notre silence on l'en croyoit complice ! Eh quoi ! le zele ne saura-t-il jamais qu'opprimer & détruire ? La charité , comme la Foi , n'aura-t-elle pas ses martyrs ? »

Tandis que Las-Cafas , d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité , tenoit ce langage à Pizarre , la nuit avoit enveloppé l'isle Espagnole de ses ombres ; le silence y régnoit ; tout reposoit , jusqu'aux esclaves ; on n'entendoit que le bruit des flots qui se brisoient contre le rivage avec un murmure plaintif , qui sembloit imiter celui de la Nature , opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se leve , va , & revient avec inquiétude ; & se penchant sur le lit de Las-Cafas , il le



consulte en secret. » Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. Pizarre est magnanime ; & ce seroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'isle (les montagnes de Baoruco,) s'y conduit avec une valeur & une bonté sans exemple. Par lui la retraite sauvage est devenue inaccessible ; & c'est le refuge assuré de tous les insulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a discipliné trois cents hommes pleins de courage, & il les contient dans les bornes d'une défense légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & aussi prudent qu'intrépide, il se tient sur ses gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu massacrer ses amis, sa famille entière ; il a vu brûler vifs son pere & son aïeul (à Xaragua, sous le gouvernement d'Ovando ; ) & s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de sa Patrie, il le désarme &

le renvoie ; son ennemi le plus cruel , dès qu'il est pris vivant , est assuré de son salut : il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureusement , & pour la gloire de la religion , il est Chrétien. J'ai eu le bonheur de l'instruire ; il s'en souvient ; il m'aime tendrement . Il a su que j'étois malade ; & vous voyez à quels dangers il s'est exposé pour me voir. »

Barthelemi achevoit à peine , lorsque le jeune Davila revint , suivi du Cacique , qu'une Indienne accompagnoit. Henri ( c'étoit le nom de ce Héros sauvage ) se précipite avec transport sur le lit de Las-Cafas , & lui baisant mille fois les mains avec un attendrissement inexprimable : » O mon pere , dit-il , mon pere ! je te revois. Qu'il me tarde ! Mais je te revois souffrant ; & ta main brûle sous mes levres ! Mes freres , tes enfans , alarmés de ton mal , sont venus affliger mon ame. Je n'ai pu résister à l'im-

patience de te voir Si j'étois pris, je fais ce qui m'attend ; mais j'ai voulu m'y exposer, pour venir embrasser mon pere. Ecoute, ajouta le Sauvage en soulevant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme est salutaire. Je t'amene ici ma compagne. Elle a perdu son enfant ; elle a pleuré sur lui ; elle a baigné du lait de ses mamelles la poussiere qui le couvre ; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, & présente à mon pere ces deux sources de la santé. Je donnerois pour lui ma vie ; & si tu prolonges la sienne, je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui l'aura allaité. »

Barthelemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissoit de l'impression que faisoit sur le cœur du Castillan la bonté du Cacique ; le jeune Davila, présent, versoit de douces larmes ; & l'Indienne, d'une beauté céleste & d'une modestie encore plus ravissante, regar-

dant Las-Cafas d'un œil respectueux & tendre , n'attendoit qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Cafas , pénétré jusqu'au fond de l'ame , voulut refuser ce secours. » Ah ! cruel ! s'écria le Cacique , dis-nous donc , si tu veux mourir , quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le fais , nous n'avons que toi pour consolation , pour espoir ; si tu nous aimes , si tu nous plains , & si je te suis cher moi-même , accorde-moi ce que je viens te demander , au péril de ma tête , au milieu de mes ennemis. Viens , ma femme , embrasse mon pere , & que ton sein force sa bouche à y puiser la vie. » En achevant ces mots , il prend sa femme dans ses bras , & l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Cafas : » Adieu , mon pere , lui dit il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même , & je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie & à notre amour. » E 5

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Cafas , lui dit à son tour : » Que crains-tu , homme de paix & de douceur ? Ne suis-je pas ta fille ? n'es-tu pas notre pere ? Mon bien-aimé me l'a tant dit ! Il donneroit pour toi son sang. Moi je t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fait tressaillir tant de fois , lorsqu'on me racontoit les prodiges de ta bonté. »

Trop attendri pour rejeter une priere si touchante , trop vertueux pour rougir d'y céder , le Solitaire , avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert , le reçut ; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui ; & ce fut à la piété de Henti & de sa compagne , que la terre dut le bonheur de posséder encore longtemps cet homme juste.

» Ange tutélaire de ce Nouveau Monde , lui dit Pizarre , que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs !

D'autres auront subjugué l'Inde; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu »

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Casas le lui nomma. » Fils d'un pere trop ennemi des Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien différens du sien! » Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit destiné à le suivre. Mais Gonfalve, dans ce moment, ne pouvoit se résoudre à se séparer de Las-Casas.

» Mon ami, lui dit le Solitaire, votre devoir est d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obscur que de vous savoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'inspire adoucit mes regrets, & modere mes craintes. Je vous conseille de le suivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir encore demain; j'écrirai à mon cher Alonzo; je vous chargerai de ma lettre; & si

Pizarre peut savoir où ce bon jeune homme respire, il la lui fera parvenir. »

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit signer la ruine des Indiens ?

---

## CHAPITRE XLIV.

---

**I**M PATIENT de se rendre sur l'isthme, Pizarre, au premier souffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'isle Espagnole. Son arrivée à Panama rendit l'espérance & la joie à ses amis. On s'empressa de lui armer une flotte, & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la résolution d'aller descendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non

loin du promontoire de Palmar ; & de là , pour ne plus dépendre de l'inconstance des flots , il marcha le long du rivage , ayant commandé à sa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des sables , des vallons remplis de bois hérissés & touffus , dont la ronce & le manglier font un tissu impénétrable , des torrens , des fleuves rapides , un air embrâsé , les horreurs d'une solitude profonde , tout ce que la Nature a de plus effrayant , s'oppose à son passage , & ne peut arrêter ses pas. Il marche sous un ciel de feu , il foule une terre brûlante. Ses compagnons , qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or , s'enfoncent avec lui dans ces bois où jamais les serpens venimeux , dont ils étoient jonchés , n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élançe dans les torrens , il enseigne à ses compagnons à les traverser à la nage ; & ceux que le danger rebute , ou que les forces abandonnent , il les



anime, il les soutient, il les dispute aux flots qui les entraînent, & luttant d'une main, les soulevant de l'autre, il les amène au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens; & la terreur qu'il y répand fait bientôt passer à Quito la nouvelle de son retour. Mais le cruel état des choses, dans le royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défense des vallées.

Huascar étoit captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ses frères, Mango, réfugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les restes de sa famille & les débris de son armée, méditoit le hardi dessein de rentrer dans Cusco, & d'en chasser Palmore. Il voyoit même tous les jours son camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'usurpateur de l'Empire & de l'oppressé de leur Roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles; & de là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entr'eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à la tête des siens, des montagnes de Porient. La renommée, qui le précède, a semé le bruit de sa marche. Le courage, dans tous les cœurs, se ranime avec l'espérance; dans Cusco le Peuple commence à s'émouvoir, & le bruit sourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au signal d'un soulèvement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domi-

ne (1), & s'y enferme avec les siens.

Mango trouve la ville ouverte ; il y entre comme en triomphe ; & fier d'une nombreuse armée qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle sommer Palmore de se rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le désarmera. On le presse, on lui fait entendre que tout l'Empire est soulevé, qu'Ataliba est perdu sans ressource, & que lui-même il n'a d'espoir qu'en la clémence de Mango. Je ne fais point ce qui se passe hors des remparts que je défends, répond ce généreux guerrier. Ataliba est homme, il peut éprouver des revers ; mais puisqu'il lui reste avec moi deux mille sujets fideles, il n'a pas tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut-être alors prendrois-je

---

(1) Tupac Yupangué, dixième Inca, avoit fait construire cette citadelle avec les matériaux amassés par son pere Yupangué.

conseil de la nécessité ; mais tant qu'il est vivant, je ne dépends que de lui seul ; & je laisse Mango exercer sa clémence sur des malheureux, s'il en est d'assez lâches pour l'implorer.

Cependant, comme ils s'aperçut que quelques-uns des siens étoient troublés de ces menaces : » Quand il seroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, lui en serions-nous moins fideles ? Ressemblerions-nous aux oiseaux qui s'envolent d'un arbre, dès qu'il est ébranlé par quelque tourbillon rapide ? L'arbre est courbé ; il se relevera : laissons passer l'orage. » Alors, choisissant parmi eux un messager intelligent & sûr, » Cherche Ataliba, lui dit-il ; apprends-lui que la forteresse de Cusco est à nous encore ; que c'est moi qui la garde, & que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verser pour lui tout leur sang. Voilà, dit-il, en se tournant vers ses soldats qui l'écoutoient, voilà comme il faut que l'on

parle à ses amis dans le malheur ; & le meilleur ami d'un bon Peuple, c'est un bon Roi. »

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du soulèvement de Cusco, le Roi de Quito s'avançoit au secours de Palmore ; & Alonzo avoit voulu le suivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient passé les plaines de Loxa, vu les sources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arrose, quand le messager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui, que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle, & que le chef & les soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il prit sa résolution. » Laisse-moi, dit-il à l'Inca, te choisir, non loin de ce fleuve, un camp facile à retrancher, où ton armée se repose ; & profitons de l'avantage que

le fort nous a ménagé. » Il fit donc avancer l'armée sur le coteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp; & vers la nuit il appela le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abançai, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignoit de ne pas sortir; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. » Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, que ces desirs & ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence & légèreté? I aisse venir le jour que j'ai marqué pour leur défaite; alors nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans. »

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. » Voici le mo-

ment, Prince, dit le jeune Espagnol; & si Palmore fait son devoir, l'Empire est à toi sans partage. » Il dit; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans armés de haches & de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana; & ce Cacique anime ses Sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche. & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler ensemble des flots du sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie; & d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservait pour ce moment.

Entre ces deux attaques soudaines & rapides, Mango, surpris, épouvan-

ré, dissimule en vain son effroi. Le trouble a gagné son armée. Tout se disperse, tout s'enfuit. La légion des Incas résiste seule & se tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ses pertes l'affoiblissent, en vain elle se voit accabler sous le nombre : trois fois on l'invite à se rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejete son salut. Sa résistance & le carnage qu'elle fait en se défendant, achevent d'éteindre un reste de compassion dans les bataillons qui la pressent. Elle succombe enfin ; aucun de ses guerriers ne quitte son rang ; ils périssent dans la place où ils combattoient ; & ce qui reste des vaincus, cherchant leur salut dans la fuite, laissent sur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & confterné, parcourir ces plaines de sang, & se reprocher sa victoire. Hélas ! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la prof-



périté, & comme le dernier sourire, le sourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeste vit arriver Pizarre sur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

## C H A P I T R E X L V.

**V**ERS l'embouchure de ce fleuve est une isle sauvage ( l'isle de Puna, ) où Pizarre avoit résolu de se ménager un refuge. Il y passa sur des canots; car il avoit dévancé sa flotte. Mais cette isle étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que sa flotte, pour revenir camper sur le rivage & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille

Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télasco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, telle & plus fiere en son maintien, & plus légère dans sa course qu'on ne peint Diane elle-même, avoit suivi son frere & son amant, digne, par son courage, de partager leur gloire.

Pizarre se louvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (1), de candeur & de bienveillance, qu'il en avoit reçu; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime & l'a-

---

(1) L'Histoire attribue ici au Peuple de Tumbès une trahison sans vrai-semblance. » Il immola, dit-on, à ses idoles trois Espagnols qui s'étoient confiés à lui. » Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles; il n'adoroit que le Soleil; & on ne faisoit point au Soleil des sacrifices de sang humain. Cette absurde imputation est encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par sa candeur & sa bonté.



mitié de ce bon Peuple. Il assembla donc les guerriers, & leur tint ce discours :

» Castillans, je vous ai promis des richesses & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous est assuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or; je vous en suis garant : ne vous abaissez pas jusqu'au foin vil d'en amasser. Pour la gloire, c'est autre chose : une haute entreprise la promet, ne l'assure pas. Celui-là seul l'obtient, qui la mérite : jamais le crime ne la donne. Les Conquérens de l'Amérique ont fait tout ce qu'on peut attendre de l'audace & de la valeur. Ils ne seront pourtant jamais qu'au nombre des brigands insignes. L'homme étonnant à qui l'Espagne a dû le Nouveau Monde, Colomb s'est dégradé par une trahison; Cortès, par une perfidie plus noire & plus infâme encore; & c'est lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé Monte-

zume.



zume. Le reste s'est déshonoré par les plus indignes excès. Il dépend de nous, mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous en laver, nous & notre Patrie, par une conduite opposée : nous en avons encore le choix. Il s'agit de ranger sous la puissance de l'Espagne la plus riche moitié de ce Nouveau Monde ; & il en est deux moyens, la douceur & la violence. La violence est inutile ; & chez des Nations guerrières, où nous sommes en petit nombre, elle seroit aussi dangereuse qu'injuste. Le danger n'est rien, je le fais ; mais la gloire, la gloire est tout ; & quand nous aurions opprimé, dévasté, changé ces contrées en des déserts sanglans, en de vastes tombeaux, oserions-nous repasser les mers, chargés de trésors & de crimes, & poursuivis par les remords ? Les malédictions d'un monde, les reproches de l'autre, la colère du ciel, enfin les cris de la nature & de l'humanité, tout cela fait

horreur. Ni les grandeurs, ni les richesses ne consolent d'être odieux; c'est un courage qui me manque; vous ne l'avez pas plus que moi. Faisons-nous des prospérités dont nous n'ayions point à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien n'est si beau que ce qui est juste; rien n'est si juste sur la terre que l'empire de la vertu. Tâchons de dominer par elle. Quelle conquête, mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni larmes ni sang! Quel triomphe que celui qui ne seroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La reconnoissance & l'amour nous livreroient tous les biens de ces Peuples; pour les vaincre & les captiver, nos armes seroient inutiles; & c'est alors qu'elles seroient dignes d'orner les temples de ce Dieu que nous venons faire adorer.»

Toute la jeunesse applaudit; mais ceux des guerriers Castillans qui avoient servi sous Davila, & dont les mains s'étoient déjà trempées dans le

sang des Peuples de l'isthme, tirèrent un mauvais présage de ce qu'ils appelloient moleste dans leur Général. Vincent de Valverde sur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les sentimens de Las-Casas, & fronçant un sourcil atroce : » Ils fléchiront, disoit-il en lui-même, ils fléchiront sous le joug de la Foi, ou ils seront exterminés. »

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit prise sous sa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'observe; & quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses

plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens ! » C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux Indiens à se retrancher devant nous, dit Pizarre; il a fait construire ces remparts; peut-être il les défend lui-même. » Impatient de s'en instruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo se présente. » Espagnol, je suis Mexicain, je suis neveu de Montezume. Juge si je dois te connoître, si je puis me fier à toi. C'est ici mon dernier asyle; ce sera mon tombeau, si ce n'est pas le tien. »

Des Mexicains dans le fort de Tumbès ! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux instances des Castillans. Indignés d'une résistance qu'ils regardoient comme une insulte, ils murmuroient, ils demandoient l'affaut. Pizarre le promit. Mais afin qu'il fût moins sanglant, il voulut agir de surprise, & à la faveur de la nuit. On se

plaignit de sa prudence ; elle faisoit injure à ceux qu'elle paroïtoit ménager ; ses guerriers , les soldats eux-mêmes se feroient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant des troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour , si favorable à la valeur. Le Héros gémit , & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient sur les remparts ; les Indiens épouvantés n'osoient paroître , & la fascine amoncelée alloit aplanir le fossé. Orozimbo , qui voit la terreur dont tous les esprits sont frappés , les ranime & les encourage. » Eh quoi ! mes amis , leur dit-il , qu'a donc ce bruit qui vous effraie ? Est-ce le bruit qui tue ? & faut-il tant d'efforts pour rompre le fil de la vie ? Ces bouches brûlantes sans doute vomissent la mort ; mais la mort est aussi au bout d'une fleche ; & l'arc , dans la main d'un brave homme , est terrible comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort



à craindre , & il en a mille à donner : vos carquois en sont pleins. Paraissez donc , & repoussez une troupe d'hommes hardis , mais foibles , vulnérables & mortels comme vous. »

Il dit, & à l'instant une grêle de traits répond au feu des Castillans. L'approche du foisé , la route du soldat qui vient y jeter sa fascine , commence à être périlleuse. Plus d'une fleche , mais sur-tout celles des Mexicains , se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide , & choisit ses victimes. Pennates , Mendès & Salcêdo se retirent blessés ; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui étoit destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer son épais bouclier , & venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Têlasco l'avoit lancée ; mais l'airain l'é moussa : elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcafar , qui devoit être l'un des

fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, & sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie. » Ombres de Montezume & de Guatimozin ! ombre de mon pere ! dit-il, ombres de mes amis ! recevez ce tribut, ce foible tribut de vengeance. Je ne mourrai donc pas sans avoir fait vomir le sang & l'ame à l'un de nos tyrans ! » Il se trompoit ; la molle arène céda sous le poids du coursier ; le Castillan y fut enseveli, mais se releva de sa chute, plus furieux, plus implacable, plus altéré du sang des Indiens.

Le plomb mortel qui portoit sur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien Pizarre, mais ne le consoloit pas. Pour lui la plus lé-

gere perte étoit funeste. Il s'affligeoit sur-tout de voir les Indiens s'aguerrir & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes qui par-tout avoit répandu tant d'effroi dans ce Nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur résistance, ou faire tout dépendre du hazard d'un moment. Le fossé, dans sa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'escalade étoit possible. Pizarre s'y refout, & l'ordonne. A l'instant le feu redouble & la protège.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ses Indiens de s'exposer au feu. » Imitiez-nous, dit-il : Télasco, mes amis & moi, nous allons vous donner l'exemple. » Il eut seulement soin d'écartier du lieu de l'assaut sa sœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par ses larmes de la souffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes massues, ils attendent, tête

baissée, les plus hardis des assailans.

Il en parut trois à la fois, Moscofe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télasco s'adresse à Moscofe, & d'un coup de massue lui brisant sur la tête l'écu qui lui sert de défense, le renverse du haut des murs. Il tombe comme foudroyé sur ses soldats qui alloient le suivre, & roule sur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élançer de l'échelle sur le rempart; mais encore chancelant sur un appui fragile, il ne peut ni pare, ni porter des coups assurés. Orozimbo, l'ayant saisi au bras dont il tenoit le glaive, le désarme & l'entraîne à lui. Il se débat; mais il est terrassé. Son vainqueur lui laisse la vie; & le soldat qui prend sa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'instant qu'il s'attache

au bord du mur pour le franchir, sent tomber sur son casque la hache meurtrière; & le coup en glissant, le blesse au bras qui lui servoit d'appui. Il est précipité sanglant; & ses soldats, voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper, n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ses frères; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés; & sans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo, après que l'ennemi se fut retiré dans son camp, fut de faire réduire en cendres ce vaste monceau de fascines dont on avoit comblé le fossé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au dessus des murs: » Viens, dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher allumé. Quand je t'y jeterois vivant, quand j'y ferois

brûler avec toi tous tes compagnons ,  
 & avec eux leurs peres , leurs enfans  
 & leurs femmes , je ne vous rendrois  
 pas les maux que ta Nation nous a  
 faits. . . . Va-t-en , va dire à ces bar-  
 bares que les neveux de Montezume  
 ayant à leurs pieds un brasier , & dans  
 leurs mains un Castillan. . . . Va-t-en ,  
 te dis-je , & ne tarde pas ; car je crois  
 entendre les plaintes de l'ombre de  
 Guatimozin. »

Fernand Pizarre s'en alloit , le cœur  
 flétri , l'ame abattue , n'osant s'avouer  
 à lui-même qu'il respiroit par la clé-  
 mence d'un Indien , d'un Indien neveu  
 de Montezume ! Dans la plaine qui  
 séparoit le camp des Espagnols du fort  
 de Tumbès , il rencontre un vieillard  
 étendu sur le sable & baigné dans son  
 sang. Ce vieillard respiroit encore ; &  
 tendant les bras au jeune homme , il  
 l'appeloit à son secours. Pizarre ap-  
 proche. L'Indien leve sur lui un œil  
 mourant , lui montre son flanc déchiré ,

& fait un signe vers le rivage, un autre signe vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les soins de l'humanité; il étanche le sang de sa blessure; & l'aide à se soulever & à se soutenir, il paroît vouloir le mener au camp. Le vieillard, frissonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baissant les mains, de prendre une route opposée. » Non, disoit-il; c'est de ce côté-là qu'ils sont allés. — Qui donc? lui demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit le vieillard. Ils étoient vêtus comme toi; ils te ressembloient.. Non, pardonne, je ne veux pas te faire injure; tu es aussi bon qu'ils sont méchants. Ils venoient du fort, ils alloient vers le rivage de la mer; & moi, je traversois la plaine; je ne leur faisois aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil menaçant & farouche. Je tremblois; je l'ai salué pour l'adoucir; & lui, tirant son glaive, il me la plongé dans le flanc. »

» Ah,

» Ah, les barbares ! s'écria le jeune homme saisi d'horreur. Et moi, & moi, dans le moment qu'ils t'affassinoient !... » Il n'en put dire davantage, les sanglots lui étouffoient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard Indien.

» Ah ! si tu savois, reprit-il, combien je déteste leur crime ! combien je le dois abhorrer ! Bon vieillard, tes jours me sont chers : je ne t'abandonnerai pas. Dis-moi où il faut te conduire ? — A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'est là que mes enfans m'attendent. Au nom de ton pere, aide-moi à me traîner vers ma cabane : je ne demande au ciel que de voir encore une fois mes enfans, & de mourir entre leurs bras. » Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ses genoux s'affoiblirent ; il sentit son corps défaillir ; & se laissant tomber dans le sein de Pizarre, il fixa ses yeux sur les siens, lui ferra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant sa vue attendrie &



mourante vers son village, il expira.

Fernand, accablé de tristesse, retourne au camp des Espagnols. Le Conseil étoit assemblé dans la tente du Général; & quel fut le ravissement de ce Héros, en revoyant son frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il se leve, il l'embrasse. Les deux autres guerriers du même sang témoignent les mêmes transports; & tout le Conseil s'intéresse à leur joie & à son retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame se répand dans ce récit qui la soulage; son attendrissement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. » O mon frere! dit-il enfin en s'adressant au Général, c'est nous qui apprenons aux Sauvages à être cruels & perfides; & ils ne peuvent nous apprendre à être bons & généreux! Quelle honte pour nous! Je demande vengeance du meurtre de cet

Indien ; je la demande au nom du ciel & au nom de l'humanité. Découvrez quel est parmi nous l'homme assez lâche, assez féroce, pour avoir plongé son épée dans le sein d'un homme paisible, d'un foible & timide vieillard. »

Il y avoit, dans ce Conseil, des hommes durs, qui, en souriant, disoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puisqu'en daignant la lui laisser, on l'avoit si fort attendri. Il s'aperçut de ce sourire, & il en étoit indigné ; mais le Général, imposant à son impatience, lui dit de prendre place dans l'assemblée.

Le grand intérêt des Castillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour hasarder encore de s'affoiblir par un nouvel assaut. Il falloit donc, ou laisser en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long siège, les défenseurs de celle-ci aux plus dures extrémités.

Le parti de former le siège parut le plus sage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le Général lui seul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, sembloit encore irrésolu. Sa tête, long-temps appuyée sur ses deux mains, se relève avec majesté, & des yeux parcourant lentement l'assemblée : » Castillans, dit-il, j'ai voulu vous donner, par ma déférence, une marque de mon estime. J'ai permis l'attaque du fort; l'événement a démontré l'imprudence de l'entreprise. Vous voulez assiéger ces murs, vous le voulez, & j'y consens encore. Mais chez des Peuples qui, sans nous, & loin de nous, vivoient paisibles, sur des bords où, quoi qu'on en dise, nous portons une guerre injuste, ne vous attendez pas que je fasse éprouver à une ville entière les dernières extrémités de la disette & de la faim. Je veux bien les leur faire craindre; mais si ce Peuple a le courage de les attendre, je n'aurai

pas la barbarie de les lui laisser endurer. Lorsque dans un combat je risque & je défends mes jours & ceux de mes amis, le danger auquel je m'expose compense le mal que je fais; & je puis me le pardonner. Mais sans péril être inhumain! mais voir languir devant ses yeux une multitude affamée, l'enfant sur le sein de sa mère, le vieillard dans les bras de son fils expirant! les voir se déchirer, les voir se dévorer entre eux, dans les accès de la douleur, de la rage & du désespoir! Je ne m'y résoudrai jamais; je vous en avertis. Jusque-là je ferai tout ce que la guerre autorise. »

---



---

 CHAPITRE XLVI.
 

---

**C**E que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le trésor des moissons étoit déposé dans les villages; la disette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les secours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces sorties; & ni sa sœur ni son ami ne voulurent l'abandonner.

Les Espagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, surpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La première sortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux assiégés; mais la seconde fut fatale aux Héros Mexicains: l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été si vive, que les lignes forcées, le secours introduit,

les Indiens se retiroient sans être poursuivis. Ce fut dans ce moment qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'astre de la nuit, un jeune Indien se débattre entre deux soldats Espagnols. Ils l'avoient pris ; ils l'entraînoient. Télasco n'est pas avec elle, & ce jeune homme lui ressemble. Elle approche. C'est lui. Eperdue, elle crie au secours ; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi ? percer le cœur de son amant ? Son œil est sûr, mais sa main tremble ; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, & deux fois son amant se présente devant la fleche qui va partir. Un frisson mortel la saisit ; ses genoux chancelans fléchissent ; son arc va lui tomber des mains ; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls ex-

trêmes. Elle saisit l'instant où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain ; le trait part ; le soldat blessé tombe ; le bras de Télasco, le bras qui tient la hache est dégagé ; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible ; & délivré comme par un prodige, Télasco va rejoindre ses compagnons, qui rentrent dans les murs... Que fais-tu, malheureux ? Tu laisses ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche est partie, à peine Amazili a pu voir son amant se dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le suivre. Cette frayeur de réflexion qui fuit les grands périls & qui reste dans l'ame lorsque le péril est passé, s'est emparée de son cœur épuisé de courage, & l'a saisie si violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne se ranime, elle n'ouvre les yeux que pour se voir environnée de soldats Castellans que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce

lieu. Ils la trouvent sans mouvement ; ils en sont émus ; ils s'empresent de la rappeler à la vie. Sa beauté , en se ranimant , leur imprime un tendre respect. Cœurs féroces ! du moins la beauté vous désarme ; c'est un droit que sur vous encore la Nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce , monté sur un courfier superbe , rencontre , au milieu des soldats , cette jeune guerrière ; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée , son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes , riche présent d'Ataliba , le tissu dont sa taille est ceinte , & qui presse au dessus des flancs les plis de sa robe flottante , mais sur-tout la noble fierté de son air & de son maintien , la trahit , & annonce une illustre origine.

» Jeune beauté , lui dit Mendoce , quel malheur , ou quelle imprudence vous fait tomber entre nos mains ?  
— La vengeance & l'amour , dit-elle , les



deux passions de mon cœur. — Etes-vous la fille, ou l'épouse du Roi de Tumbès? — Non, dit-elle : je suis née en d'autres climats. Ces murs ont été mon refuge. La liberté, qui m'est ravie, étoit mon unique bien. — Il vous fera rendu, lui dit Mendoce; daignez vous confier à moi : » & l'ayant fait asseoir sur la croupe de son courfier, il la mene au camp de Pizarre.

Le jour répandoit sa lumière : & Pizarre, au milieu du camp, se faisoit instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, & lui présente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modeste & consolante qu'on doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foiblesse & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. » Ah !

mon frere! s'écria-t-il, c'est elle-même, c'est la sœur de ce vaillant Cacique, de ce généreux Mexicain qui m'a sauvé la vie & m'a rendu la liberté. Acquitez-moi, je vous conjure. » Pizarre alloit la renvoyer; mais le plus grand nombre des Espagnols en firent éclater leurs plaintes. Etoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit se piquer de frivoles égards & de ménagemens timides? Un Espagnol espéroit-il s'en faire des amis? Il avoit dans ses mains le sûr moyen, le seul peut-être de les obliger à se rendre; & il le laissoit échapper! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout sur ce rivage, & n'ayant pas même un asyle, périr autour de ces remparts, ou de fatigue, ou de misere, ou par les fleches des Sauvages? Vouloit-il les sacrifier?

Le Général eût méprisé ces plaintes, si l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de si près. Mais un intérêt

personnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juste : & il voulut se mettre au dessus du soupçon. Il fit donc appeler Valverde , le seul homme , qui , par état , pût être chargé déceimment de la garde de sa captive : il la lui confia , & lui remit le soin de la mener sur le vaisseau. Le même jour il fit savoir au Commandant du fort , que sa sœur étoit prisonniere ; qu'il lui avoit donné son vaisseau pour asyle ; que tous les égards , tous les soins qui pouvoient adoucir le sort d'une captive , il les auroit pour elle ; mais qu'un devoir encore plus saint que la reconnoissance lui défendoit de la lui rendre , à moins que , renonçant lui-même à une résistance inutilement obstinée , il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient aperçus de l'absence d'Amazili , ils en avoient poussés des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux ; ils l'appeloient ; ils parcouroient toute

l'enceinte du rempart qui les séparoit d'elle , prêts à s'en élancer à travers mille morts , s'ils avoient entendu ses cris. L'un d'eux , & c'étoit son amant , osa même sortir du fort , & la chercher dans la campagne. Enfin désespéré , & la croyant perdue , ils la pleuroient ensemble , lorsque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie ; mais cette joie étoit trompeuse : la douleur la suivit de près.

Amazili dans l'e clavage & au pouvoir des Espagnols , sans qu'il fût possible de la délivrer , à moins de leur rendre les armes ! C'étoit un genre de malheur aussi cruel que celui de sa mort. Mais l'indignation , dans le cœur d'Orozimbo , ayant ranimé le courage , il répondit avec fierté , que sa sœur lui étoit bien chere , mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi , son bienfaiteur , son hôte & son ami ; qu'il rendoit grâce au Chef des Castillans , des mé-

nagemens qu'il avoit pour une Princesse captive ; mais qu'en lui renvoyant son frere , il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorsque Pizarre entendit la réponse d'Orozimbo , il regarda d'un œil sévere les Castillans qui l'entouroient. » Voyez-vous , leur dit-il , combien ces hommes-là sont au dessus de nous , & combien , auprès d'eux , nous sommes vils , méchans & lâches ? Apprenons à rougir , & à les imiter. » Dès ce moment , il résolut de renvoyer Amazili , & de charger Fernand lui-même de la ramener à son frere. Le jour baissoit ; il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée , l'ayant menée sur le vaisseau , & s'y voyant seul avec elle , sentit s'allumer dans ses veines le plus noir poison de l'amour. Il s'approche d'elle , & d'abord il feint de vouloir la consoler. » Ma fille , lui dit-il , modé-

rez vos douleurs. Le ciel veille sur vous ; & l'asyle qu'il vous procure , le gardien qu'il vous choisit , sont des signes de sa bonté. Sous cet habit simple & modeste , savez-vous qui je suis , & tout ce que je puis pour vous ? Je n'ai point d'armes , mais je commande à ceux qui sont armés. Je n'ai qu'à leur dire de verser le sang , le sang sera versé. Je n'ai qu'à dire au glaive de s'arrêter , & le glaive s'arrêtera. Les Peuples , les armées , les Rois eux-mêmes , tout est soumis à mes pareils ; & nous dominons sur les hommes , comme sur de foibles enfans. »

Amazili , qui se souvenoit des Prêtres du Mexique , comprit que Valverde exerçoit ce ministère redoutable. » Vous êtes donc , lui dit-elle , un des Interpretes des Dieux ? — Des Dieux ! reprit Valverde ; sachez qu'il n'en est qu'un : c'est celui que je fers. Tout tremble devant lui ; & il m'a remis sa puissance. Mon esprit est le sien ; ma

voix est son organe ; je parle , & c'est lui qu'on entend ; c'est sa volonté que j'annonce ; & sa volonté change quand & comme il me plaît ; car il m'écoute ; ma priere l'irrite , ou l'appaise à mon gré. »

» Veuillez donc , lui dit-elle , que votre Dieu soit juste , & qu'il cesse enfin de poursuivre des malheureux , qui , ne l'ayant point connu , n'ont jamais pu l'offenser. »

» Votre malheur , je l'avoue , est digne de pitié , lui dit Valverde ; & sans un prodige , vous ne pouvez guere sortir du précipice où je vous vois. On fait que vous êtes la sœur du guerrier qui défend ces murs ; on lui propose de se rendre : votre rançon est à ce prix. S'il vous aime assez pour souscrire à cette indigne loi , vous ferez réunis , mais dans la honte & l'esclavage : je dis dans la honte , ma fille , car il n'est plus qu'un perfide & qu'un lâche , s'il trahit pour vous son devoir. »

Amazili, en l'écoutant, étoit tremblante & consternée. » Eh bien, reprit-il, croyez-vous que s'il venoit du ciel un être bienfaisant, qui, vous ombrageant de ses ailes, frappât vos ennemis de confusion & de terreur, & vous enlevât de leurs mains, il fallût dédaigner ses soins & refuser son assistance ? — Et quel sera, demanda-t-elle, cet être secourable ? — Moi, répondit Valverde. — Ah ! vous serez pour nous, dit-elle, un Dieu libérateur. — Il dépend de vous seule que je le sois, reprit le fourbe ; & c'est à vous de m'y engager. — Hélas ! comment ? — Pensez au bienheureux moment où ce frere si désiré, où cet amant plus désiré encore, vous voyant arriver, se précipiteroient dans vos bras. — Je succomberois à ma joie. — Je le crois. Je me peins cette bienheureuse entrevue. Fille aimable, je crois vous voir voler dans leur sein, les combler de vos plus touchantes caresses ; je vois vos charmes



s'animer, & briller d'un éclat céleste; je vois votre cœur palpiter, votre sein treffaillir; je vois vos yeux lancer les étincelles de la joie, & bientôt répandre les larmes de la plus douce volupté. Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goûtez d'avance les délices d'une réunion qui sera mon ouvrage, & laissez-m'en jouir moi-même, en vous faisant l'illusion que je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous voit, qui fait éclater sa joie & son amour. Jetez-vous dans ses bras, & partagez l'égarement, l'ivresse, le délire où vous le plongez. » A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit. . . . Elle s'échappe, & portant la main sur son arc, qu'elle arme d'une fleche, » Arrête ! lui dit-elle, d'un air où l'indignation se mêle avec la frayeur; arrête, homme faux & cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. Je suis foible, je suis captive & livrée à nos oppresseurs;

mais j'ai dans ma foiblesse une force qui me soutient. Cette force, au dessus de celle des tyrans, est un fier mépris de la mort. »

» Imprudente ! reprit Valverde, ne vois-tu que la mort à craindre ? Et un éternel esclavage ? & le malheur de ne plus voir ce que tu as de plus cher au monde ? & le malheur plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les fers ton frere & ton amant ? ... Tremble, & tombe à genoux pour fléchir ma colere; ou ces transfuges d'un pays que nous avons réduit en cendres, ton frere, ton amant, toi-même, vous subirez à votre tour le sort que vos Rois ont subi. »

» Va, lui dit-elle avec horreur, quand je verrois là, sous mes yeux, le brasier de Guatimozin, j'aime mieux m'y jeter vivante, qu'aux pieds d'un fourbe que j'abhorre. » Et en parlant, elle tenoit son arc tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais sans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frere & de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur Patrie ! Ils ne s'y résoudroient jamais ; & quand ils pourroient s'y résoudre, en seroient-ils plus épargnés ? On avoit appris à les craindre ; on n'auroit garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa Patrie qui s'offroit sanglante à ses yeux, l'agiterent si violemment, qu'il n'étoit rien de plus affreux pour elle, que de penser que, pour sa délivrance, on pût vouloir la loi des Castillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainsi qu'Ortizimbo & Téalasco méditoient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble, ou pénétrer

jusqu'au vaisseau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conseil qu'ils avoient pris du désespoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéroient qu'Amazili paroîtroit sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit sur la poupe que la clarté, qui commençoit à se répandre, fût plus vive; & cependant ses yeux, à travers le mélange des ombres & de la lumière, se fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; & sur le mur elle découvre deux hommes, que son cœur lui assure être son frere & son amant. » Ils me cherchent des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre sans moi. Je les rendrai foibles & lâches, perfides envers leur Patrie, infideles envers un Roi,

leur bienfaiteur & leur ami. Non, non, je ne mets point ce funeste prix à ma vie; & si elle est pour eux une honteuse chaîne, je saurai les en délivrer.» Alors, pour fixer leurs regards, elle détache sa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'est son cher Télasco, répond à ce signal, en faisant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit sa tête; & lorsqu'elle est bien assurée que leurs yeux, attachés sur elle, observent tous ses mouvemens, elle tire une fleche de son carquois, leve le bras, & dit, mais sans espoir d'être entendue: » Adieu, mon frere, adieu, malheureux Télasco. Pleurez-moi, sur-tout vengez-moi, vengez le Mexique.» A ces mots, se perçant le sein, elle s'élançe dans la mer.

» O ciel! ma sœur! Amazili! . . . .  
C'en est fait. Je l'ai vue se frapper & tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, se refermer sur elle. Ma

sœur, ma chere Amazili n'est plus. Elle n'est plus ! & nous vivons ! & les monstres qui l'ont réduite à se donner la mort ! . . . Ah ! nous la vengerons. Mon frere ! mon ami ! oui, nous la vengerons ; c'est notre derniere esperance. » A ces mots, pâles, frémissans, étouffés de sanglots & inondés de larmes, ils s'embrassent l'un l'autre, ils se laissent tomber, ils se roulent sur la poussiere, & leur douleur s'exhale par des frémissemens qu'interrompt un affreux silence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de sortir dès la nuit suivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas ! vain projet ! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé sur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Pisco, d'Acari, accourir en foule au-devant des Espagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir descendre au port de Rimac, sur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois

(Lima.) Cette révolution soudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie ; il se rembarque avec les siens ; & les Mexicains , désolés de voir les Castellans se dérober à leur vengeance , reprennent tristement le chemin des hautes montagnes par les champs de Tumibamba.

---



---

## C H A P I T R E X L V I I .

---

**A**TALIBA, qui, depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore ; & alors le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course, & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine & au milieu d'un camp nombreux que sa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule ; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais

palais de Riobamba , où ce Prince l'avoit laissée : la plus chérie de ses femmes , la belle & tendre Aciloé , y vint , les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre , & que le temps ne pouvoit tarir. Cora , dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse , qui l'avoit admise à sa Cour , Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo , glorieuse & charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci , la plus sérieuse & la plus imposante , étoit la fête de la mort. Ce qui distinguoit cette fête de celles que l'on a décrites , c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife , d'un air serein , & portant sur le front une majestueuse tranquillité , entonnoit cette hymne funebre ; les Incas répondoient ; le Peuple écoutoit en silence , & méditoit la mort.

» Homme destiné au travail , à la



peine & à la douleur , console-toi , car tu es mortel. Le matin , tu te leves pour sentir le besoin : tu te couches le soir , lassé , abattu de fatigue. Console-toi , car la mort t'attend , & dans son sein est le repos.

» Tu vois une barque agitée par la tempête , gagner la rade paisible & se sauver dans le port. Cette mer sans cesse battue par la tourmente , c'est la vie ; ce port tranquille & sûr , d'où jamais les orages n'ont approché , c'est le tombeau.

» Tu vois le timide enfant que sa mere a laissé loin d'elle , pour lui faire essayer ses forces. Il court à elle d'un pas chancelant , en lui tendant ses foibles bras ; il arrive , il se précipite dans son sein , & il ne sent plus sa foiblesse. Cet enfant , c'est l'homme ; & cette mere tendre , c'est la Nature , qu'en ce moment le vulgaire appelle la mort.

» Homme fragile , pendant ta vie tu es l'esclave de la nécessité , le jouet des

événemens. La mort brisera tes liens ; tu seras libre ; & il n'existera pour toi, dans l'immensité, que toi-même & le Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu qui anime le monde, laisse échapper un souffle, c'est la vie. Qu'il le retire, c'est la mort. Qu'a d'étonnant la vitesse d'un souffle qui passe dans ton sein, comme le vent à travers le feuillage ? Le feuillage est-il étonné de n'avoir pu fixer le vent ?

» Tu as vu expirer ton semblable ; ses convulsions t'ont fait peur ; & ces efforts de la douleur, au moment de lâcher sa proie, tu les attribues à la mort. La mort est impassible ; & au bord de la tombe est une digue où s'accumulent les restes des maux de la vie ; mais au delà, c'est un calme éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps est lent à s'écouler ? C'est que le temps amène la mort, & que la mort est le terme où tend la nature inquiète, &

impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas d'être à demain ? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie , & que demain c'est la mort.

» La vieillesse qui dénoue tous les liens de l'ame , l'alternative inévitable de la caducité ou du trépas , la douceur du sommeil , qui n'est que l'oubli de soi-même , l'ennui , ce sentiment pénible d'une existence froide & lente, tout nous dispose, nous invite, & nous habitue à la mort.

» Homme , d'où te vient donc cette répugnance pour un bien vers lequel tu es entraîné par une pente invincible ? C'est que tu te crois plus sage que la Nature , meilleur que le Dieu qui t'a fait ; c'est que tu prends pour un abîme les ténèbres de l'avenir.

» Et qui voudroit souffrir la vie , si le passage étoit moins effrayant ? La Nature nous intimide, afin de nous retenir. C'est un fossé profond qu'elle a creusé sur les confins de la vie & de la mort , pour empêcher la désertion .

» S'il étoit un Dieu assez inexorable pour vouloir défespérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la tristesse affligeroient son ame, & la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraseroit incessamment. Le signe de la réconciliation entre le ciel & l'homme, c'est la mort.

» Il n'est qu'un seul moyen de rendre la vie plus précieuse que la mort même ; c'est de vivre pour sa Patrie, fidele à son culte, à ses loix, utile à sa prospérité, digne de sa reconnoissance ; & de pouvoir dire en mourant, Je n'ai respiré que pour elle ; elle aura mon dernier soupir. »

Ainsi chantoient les enfans du Soleil ; & ces chants, qui retentissoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfans regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendresse & la frayeur

étoient peintes , sembloient les conjurer d'aimer , ou du moins de souffrir la vie , & oppofoient les mouvemens les plus naïfs de la Nature à cet enthoufiafme qui défiolt la mort.

Le Monarque , après ce cantique , ayant fait , par tribus , l'éloge des braves Indiens qui avoient péri pour fa défenfe , » Nous avons pleuré fur les morts ; tout eft confommé , reprit-il. Lailfons le paffé , qui n'eft plus ; & ne penfons qu'à l'avenir , qui pour nous eft un nouvel être. Des brigands , les fléaux des bords où ils descendent , viennent d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis cette ville en état de les occuper. Des Héros la défendent ; mais ce n'eft point affez : demain je vole à fon fecours. Peuples , c'eft là que nous appelle des dangers dignes d'éprouver le plus intrépide courage. Vous allez voir des animaux rapides porter l'homme dans les combats ; vous allez voir l'image du terrible Illapa

(la foudre) dans les armes de ces brigands. Ils ont su donner à la mort un appareil épouvantable. Mais ce n'est jamais que la mort ; & vous venez d'entendre si la mort est à craindre. Du reste , ces brigands sont périssables comme nous ; & ils sont en si petit nombre , que si vous les enveloppez , ils seront au milieu de vous , comme les feuilles agitées par le tourbillon destempêtes. Voilà , poursuivit-il en leur montrant Alonzo , celui qui fait comment on peut les vaincre : c'est à lui de vous commander. »

---



---

## CHAPITRE XLVIII.

---

**A**INSI parloit Ataliba ; & il inspiroit son courage. Mais sur la fin du jour il voit arriver dans son camp les guerriers Mexicains , qui lui racontent leur disgrâce. Ils lui apprennent que

Mango , réduit au désespoir , suppose & fait répandre parmi les Indiens un oracle du Roi son pere ( Huaina Capac , ) lequel , en mourant , a prédit l'arrivée des Castillans , & recommandé à ses Peuples d'aller au-devant d'eux & de les adorer ; que Mango , à l'appui de cette opinion , a lui-même donné l'exemple , & envoyé une ambassade au Général des Castillans , pour implorer son assistance en faveur du Roi de Cusco , contre l'usurpateur du trône des Incas , l'exterminateur de leur race , l'oppresser de l'Inca son frere , captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même temps , & se répandoient dans l'armée ; l'inquiétude & la frayeur s'emparoit de tous les esprits ; quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Espagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre , en lui envoyant la lettre de Las-Casas , lui écrivit lui-même en ces mots :

» Mon cher Molina, si vous aimez votre Patrie, voici le moment de lui épargner des crimes. Si vous aimez les Indiens, voici le moment de leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui vous affligeoit, m'affligeoit encore plus moi-même. Mais sans titres & sans pouvoir pour me faire obéir & craindre, je dissimulois malgré moi ce que je ne pouvois punir. J'ai fait depuis un voyage en Espagne. J'en arrive enfin revêtu de toute la puissance de notre invincible Monarque. Ce jeune Prince aime les hommes. Il veut qu'on use d'indulgence & de ménagement envers les Indiens. Il m'a recommandé, pour eux, les soins & la bonté d'un pere. Heureux, si je remplis ses vues! Soyez bien sûr que mon penchant est d'accord avec mon devoir. Mais vous savez combien l'autorité commise s'affoiblit dans l'éloignement, & avec quelle précaution



je dois en user sur des hommes violens & déterminés. Dans le nombre il en est dont l'ame est désintéressée, le cœur sensible & généreux; il est aisé de les conduire. Mais la foule est aveugle, inquiète, & sur-tout avide; & c'est elle, je vous l'avoue, que je crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en répons plus, si les hostilités l'irritent. Un doux accueil de la part de vos Peuples est le seul moyen d'établir la concorde & l'intelligence. C'est à vous de me seconder, en y disposant les esprits. Je vois la moitié de l'Empire empressée à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en falloit pour répandre ici le ravage; mais sans vos bons offices, je n'en ai pas assez pour maintenir l'ordre & la paix. Je marche vers Cassamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, rassemblé ses forces. On lui impute bien des crimes; mais seriez-vous l'ami d'un tyran? Je ne le puis penser; & votre estime est son

apologie. Venez au-devant de moi. Nous nous concerterons ensemble pour conquérir sans opprimer. »

» Las-Cafas, votre ami, & je puis dire aussi le mien, le vertueux Las-Cafas, que j'ai laissé mourant à l'Isle Espagnole, a voulu vous écrire. Je vous envoie sa lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne soit un dernier adieu. »

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jeta les yeux sur la lettre de Las-Cafas.

» Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous êtes encore parmi nos Indiens, & si Pizarre vous retrouve sur les bords où il va descendre, recevez de sa main ce tendre & dernier gage d'une sainte amitié. Je suis mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu a permis que, dans le court espace de ma vie, j'aie vu sous mes yeux tous les crimes & tous les malheurs rassemblés. Quel

regret puis - je avoir au monde ? »

» Je vous ai confié mes craintes sur l'entreprise de Pizarre ; elles viennent d'être calmées par les vertus de ce Héros. Oui, mon ami, le ciel a touché sa grande ame. Pizarre pense comme nous. Il sent qu'il est plus beau d'être le protecteur & le pere des Indiens, que leur vainqueur & leur tyran. Unissez-vous à lui pour lui concilier leur estime & leur bienveillance : il en est digne comme vous. Adieu. Je crois sentir que mon heure approche. Demain peut-être je serai devant le trône de mon juge ; & s'il m'est permis d'implorer sa clémence, ce sera pour ces Espagnols qui l'adorent & qui l'outragent ; ce sera pour ces Indiens égarés dans l'erreur, mais simples, doux & bienfaisans, qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne veut pas rendre éternellement malheureux. Protégez-les, voyez en eux mes plus chers amis, après vous, que j'aimerai au delà du tombeau. »

Cette

Cette lettre fut arrosée des larmes de l'amitié. Alonzo la baisa cent fois avec un saint respect. Ataliba ne put l'entendre sans partager l'émotion, l'attendrissement du jeune homme.

» Quel est donc, lui demanda-t-il, ce Las-Cafas, cet homme juste ? — Ah ! dit Alonzo, demandez à ce Cacique & à son Peuple. » Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Cafas ; & appuyé sur sa massue, ses yeux baissés fondoient en pleurs.

» Ce n'est pas un homme, dit-il ; c'est un être céleste envoyé de son Dieu, pour adoucir les tigres & pour consoler les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avoit permis. »

Ce témoignage, mais sur-tout celui d'Alonzo, l'emporta sur les impressions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire sur l'ame d'Ataliba.

» Je m'abandonne à vous, dit-il à son fidele Alonzo. Allez au-devant de Pi-



zarre ; affurez-vous de ses intentions ; & s'il est tel qu'on vous l'annonce , répondez-lui de la droiture & de la bonne foi d'un Prince votre ami , qui désire d'être le sien. »

Des Indiens chargés des plus magnifiques préens formoient le cortége d'Alonzo ; & ces richesses (1) disposerent favorablement les esprits. Mais telle étoit la soif de l'or qui dévoroit les Castillans , que ce qui auroit dû l'appaiser , l'irritoit , au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse & de franchise. Des deux côtés l'état des choses fut

---

(1) Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoient leurs mors , crurent qu'ils mangeoient les métaux ; & dans cette persuasion , qu'on n'avoit garde de détruire , ils s'empressoient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.



exposé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cusco qu'un excès d'orgueil sans prudence , & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur sensible & généreux. De son côté , Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Castillans cette soif de l'or & du sang , qui n'étoit jamais qu'assoupie , & qu'un fanatisme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Cassamalca ; que le Général Espagnol s'avanceroit avec ses deux cents hommes , & qu'il laisseroit en arriere les Indiens de son parti. Egalement sûrs l'un & l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embrasserent ; & Alonzo retourna au camp Indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt rassuré ; & il assembla ses guerriers , pour leur faire part de sa joie. Les Péruviens se réjouirent ; mais les Mexicains , d'un air sombre & l'œil

attaché à la terre, écoutoient en silence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piège funeste, voulut l'engarantir. » Eh quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc oublié le sort de Montezume & celui du Mexique ? Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands qui ont désolé le nôtre, & qui l'ont inondé de sang ! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné nos Rois, qui les ont fait brûler vivans ! Ah ! que notre exemple t'éclaire & t'épouvante. Trop averti par nos malheurs, sois sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaînement dans les causes de ta ruine, que dans celles de notre perte ? Notre Empire étoit divisé ; celui-ci l'est de même. Un oracle menteur nous faisoit une loi honteuse de fléchir devant nos tyrans ; un même oracle vous l'ordonne. Notre Roi, séduit & trompé par des apparences de paix, de bonne foi, de

bienveillance, se perdit & perdit ses Peuples; & toi, malheureux Prince, tu veux te livrer comme lui! Ah! si Montezume avoit eu cette ame ferme & courageuse que tu nous as fait voir, il auroit sauvé le Mexique. Pourquoi donc te laisser abattre, & te présenter sous le joug? Es-tu sans espoir, sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Palmore à la tête de ton armée. Qu'il fasse tête aux Indiens. Ces Caciques & moi, avec nos deux mille hommes, nous chargerons les Castillans, & nous prendrons le chemin le plus court de la vengeance ou de la mort. »

Alonzo crut devoir répondre. » Inca, dit-il, le caractère de ma Nation est d'être fiere & brave. Ce n'est un mal que pour les ennemis. Sa passion est la soif de l'or; & tu peux l'assouvir sans peine. Le reste est personnel; le vice & la vertu naissent dans les mêmes climats: le Peuple, qui en est un mélange, devient méchant ou bon, »



suivant l'exemple qu'on lui donne,  
 Son ame est celle du brigand , ou du  
 Héros qui le conduit. Cortès a dé-  
 truit sa conquête & déshonoré ses  
 exploits. Pizarre , plus humain , plus  
 sincere , plus généreux , peut vouloir  
 ménager , rendre heureux & paisible  
 le monde qu'il aura soumis , & se  
 faire une renommée sans reproches  
 & sans remords. Pizarre est Espagnol ;  
 mais ne le suis-je pas moi-même ?  
 Me connois-tu fourbe , avide & fé-  
 roce ? Non , tu me crois sincere &  
 bienfaisant. Pourquoi donc ne croi-  
 rois-tu pas qu'au moins Pizarre me  
 ressemble ? Tu répondrais de moi ;  
 je réponds de lui ; & j'en réponds sur  
 la foi de Las-Cafas , sur la foi de cet  
 Espagnol , le plus vrai , le plus ver-  
 tueux , le plus sensible des mortels ,  
 & sur-tout le meilleur ami que les  
 Indiens aient au monde. Celui-là ne  
 peut me tromper ; mais il peut se  
 tromper lui-même ; on peut lui en

avoir imposé. Sois donc prudent, sans être injuste. Tends les mains à la paix, sans toutefois quitter les armes; & , au milieu d'un camp nombreux, ose recevoir deux cents hommes qui se présentent en amis.»

L'Inca, plein de la confiance que lui inspiroit Alonzo, n'eût pas même voulu songer à se mettre en défense. Alonzo prit soin d'y pourvoir. Il lui fit un cortége de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aile droite, & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aile opposée; & Palmore, avec son armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de son Roi.

» Prince, je fais des vœux au ciel, dit le jeune homme, pour que la bonne foi préside à cette conférence, & forme, entre Pizarre & toi, les nœuds d'une solide paix. Si je suis

trompé dans mes vœux, si je le suis dans mon attente, je verserai pour toi mon sang. C'est tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au hazard; je ne me reprocherai rien.»

---

## CHAPITRE XLIX.

---

**L**A nuit vint; elle suspendit ce flux & ce reflux de craintes & d'espérances qu'une incertitude pénible & des presensimens confus faisoient naître dans les esprits. Mais ces mouvemens, apaisés par le sommeil, se renouvelerent, lorsqu'aux premiers rayons du jour on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aisé de reconnoître au brillant éclat de ses armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé sur son trône d'or, que soutiennent douze Caciques. Les Espagnols, déployés sur deux lignes,

dont la cavalerie occupe les ailes , ayant à leur tête Pizarre , & vingt guerriers , qui , comme lui , montent des coursiers belliqueux , s'avancent , d'un pas fier & grave , à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête ; & accompagné de Valverde & de six de ses Lieutenans , il se présente , avec une noble assurance , devant le trône de l'Inca.

On fait silence ; & du haut d'un coursier qui l'éleve au niveau du trône , le Héros Castillan parle au Roi en ces mots : » Grand Prince , tu fais qui nous sommes. Et plutôt au ciel que le nom Espagnol fût moins fameux dans ce Nouveau Monde , puisqu'il ne doit sa renommée qu'à d'horribles calamités ! Mais le reproche & la honte du crime ne doit tomber que sur le criminel ; & si la renommée l'a étendu sur l'innocent , elle est injuste ; & tu ne dois pas l'être. Si j'en croyois tes ennemis , je te regarderois comme le

plus barbare des tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton équité ; je les crois. Traite-nous de même ; ou du moins, avant de nous juger, commence à nous connoître, & ne fais pas retomber sur nous les maux que nous n'avons pas faits.

» Lorsque les Incas tes aïeux ont fondé cet Empire, & rangé sous leurs loix les Peuples de ce continent, ils leur ont dit : Nous vous apportons un culte, des arts & des loix qui vous rendront meilleurs & plus heureux. Voilà le titre de leur conquête. Ce titre est le mien ; & comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te persuader que nous sommes supérieurs, par l'industrie & les lumières, à tous les Peuples de ce Monde. Ce sont les fruits de trois mille ans de travaux & d'expérience, dont nous venons vous enrichir. Dans vos loix, je ne changerai que ce que tu croiras toi-même utile d'y changer,

pour le bien de tes Peuples ; & ces loix , & l'autorité qui en est l'appui , resteront dans tes mains : tes Peuples n'auront pas le malheur de perdre un bon Roi. Protégé par le mien , tu feras son ami , son allié , son tributaire ; & ce tribut , léger pour toi , n'est que le partage d'un bien que vous prodigue la Nature , & qu'elle nous a refusé. En échange de l'or , nous vous apportons le fer , présent inestimable , & pour vous mille fois plus utile & plus précieux. Nos fruits , nos moissons , nos troupeaux , ces richesses de nos climats ; des animaux , les uns délicieux au goût , servant de nourriture à l'homme , les autres à la fois robustes & dociles , faits pour partager les travaux ; les productions de nos arts qui font le charme de la vie , des secrets pour aider nos sens & pour multiplier nos forces ; des secrets pour guérir ou pour soulager nos maux ; mille larcins que l'homme industrieux

a faits à la Nature, mille découvertes nouvelles pour subvenir à ses besoins, pour ajouter à ses plaisirs : voilà ce que je te promets, en échange de ce métal, de cette poussière brillante, dont vous êtes assez heureux pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel est l'accord paisible & le commerce mutuel que mon maître Charles d'Autriche, puissant Monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir. »

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoissance, répondit à Pizarre qu'il justifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de sa droiture & de sa générosité ; qu'à tout ce qu'il lui proposoit, il ne voyoit rien que de juste ; que les montagnes où germoit l'or, seroient ouvertes aux Castillans ; & qu'il ne croiroit pas assez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui apportoit ses lumières & l'alliance d'un grand Roi.

» La plus sublime de nos lumières,

reprit le Héros Castillan, c'est la connoissance d'un Dieu, dont la terre, le ciel, le soleil même sont l'ouvrage. Inca, ne t'en offense point; ce bel astre, dont tes aïeux se disoient les enfans, est sans doute la plus frappante des merveilles de la Nature; mais il est lui-même sorti des mains de l'Être créateur; & il ne fait que lui obéir, en donnant sa lumière au monde. C'est donc ce Dieu, qui, d'un coup d'œil, a prescrit au Soleil sa course, à la mer ses limites, son repos à la terre, aux cieux leurs révolutions, à la Nature entière ses mouvemens divers, son ordre, ses loix éternelles; c'est lui seul qu'il faut adorer. »

» Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit l'Inca, ne nous étoit pas inconnu; il a un temple parmi nous: ce temple est dédié à celui qui anime le monde (Pacha Camac.) Mais pourquoi cet être sublime ne seroit-il pas le Soleil? Cet éclat, cette majesté



font, je crois, bien dignes de lui. »

» Inca, lui demanda Pizarre, si, d'une extrémité de ton Empire à l'autre, je voyois tous les ans un voyageur aller & revenir, sans jamais ralentir sa course, sans se reposer un moment, sans jamais s'écarter d'un pas, le prendrois-je pour le Roi du pays, ou pour un de ses messagers ? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure prescrite, ni d'espace déterminé ; il est sans cesse & par-tout présent. Celui qu'obscurcit un nuage, & qui ne sauroit éclairer une moitié du globe, sans laisser l'autre dans la nuit, n'est point le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes Peuples adoroient la mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela, comme le Soleil, tient sa place dans la Nature ; mais tout cela ne fait qu'obéir & servir. Adorons celui qui commande ; & pour en avoir une idée infiniment trop foible encore, écoute ce que nos Sages nous ont depuis peu révélé. Ces hom-

mes, exercés à voir ce qui se passe dans les cieus, sont tous persuadés que le monde où nous sommes n'est pas le seul monde habité; qu'il en est mille dans l'espace; & que chacune des étoiles est un soleil plus éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres mondes. Laisse aller ta pensée dans cette immensité, & vois ces soleils & ces mondes tous soumis à la même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui tous obéissent, est le Dieu que j'adore. Juge combien ce Dieu est encore au dessus du tien. »

» Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit trompé mes aïeux. Dis-moi seulement si ton Dieu est juste & bon, & si sa loi fait à l'homme un devoir de l'être? — Il est, lui répondit Pizarre, la justice & la bonté même; & l'unique devoir de l'homme est de lui ressembler. — Je ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens nous inf-

truire , nous éclairer de ta raison , nous enrichir de ta sagesse , & fois sûr de trouver des cœurs dociles & reconnoissans. »

Ainsi , tout sembloit s'aplanir , lorsque le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à son tour. » Oui , Prince , dit-il à l'Inca , ce que tu viens d'entendre est vrai , mais d'une vérité sensible. Il s'agit à présent d'oublier ta propre raison , ou de l'humilier sous le joug de la Foi. Voici ce que la Foi t'enseigne. » Alors l'imprudent (1) s'enfonça dans la profonde obscurité de nos redoutables mysteres , au nombre desquels il comprit l'autorité d'un homme préposé par Dieu même pour commander aux Rois , dominer sur

---

(1) » Croyant peut-être , dit Benzoni , que ce Roi fût devenu en un instant quelque grand Théologien. » Pensando forse che il ré fosse un qualche gran theologo divenuto. (Hist. du Nouveau Monde , liv. 3.)

les Peuples, disposer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des sujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui seroient pas soumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage si étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choses. » Dans ce livre, répond Valverde d'un ton plein d'arrogance, dans ce livre inspiré, dicté par l'Esprit Saint lui-même. » L'Inca, sans s'émouvoir, prit dans ses mains le livre, & après y avoir jeté les yeux, » Tout ce que Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il; je le croirai sans nulle peine; mais ce que tu me dis, je ne saurois le concevoir; & ce livre, muet pour moi, ne m'en instruit pas davantage. » Il ajouta, dit-on, quelques mots offensans (1) pour cet homme qui

---

(1) « Que le Pape devoit bien être quelque grand fat, de donner ainsi libérale-

s'arrogeoit le droit de commander aux Rois & de disposer des Empires ; & , foit mépris ou négligence , en rendant le livre à Valverde , il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique , transporté de fureur , se tourne vers les Espagnols , & se met à crier vengeance pour la Religion , que ce barbare foule aux pieds (1).

A l'instant , par un feu rapide & meurtrier , l'arquebuse annonce la guerre , & donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre ; & du centre , l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain qui s'embrâsent & qui mugissent , au massacre imprévu que d'invisibles

ment ce qui n'étoit pas à lui. » E che il Pontifice doveva essere un qualche gran pazzo, poi che dava così liberamente quello d'altri. (Benzoni, Hist. du Nouv. Monde, liv. 3.

(1) Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di dio. (Ibid.)

coups font devant le trône du Roi, il se trouble ; il voit à ses pieds sa garde éperdue & tremblante, se serrer pour toute défense, & périr sous ses yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu devant de la foudre seroit tombé. L'Inca leur avoit défendu toute espèce d'hostilité ; ils observoient sa défense. Alonzo, furieux, les presse de le suivre, & de fondre en désespérés sur cette troupe d'assassins. » Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma Patrie. Défendez, sauvez votre Roi. » Le vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé ; il tombe. L'Inca le voit tomber, & pousse des cris lamentables.

» C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer ces monstres. Suivez-moi, mes amis, & emparons-nous de leurs foudres. » Il dit, & à la tête des Princes de son sang & de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour,

vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui ; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang ; les lambeaux de leur chair , les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts ; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Têlasco lui reste , & le suit. Amis infortunés ! ils vont tête baissée se jeter sur la batterie ; une explosion formidable les met en poudre ; ils disparaissent dans un tourbillon de fumée ; & de leur brave & malheureuse troupe , le glaive Castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable , & aussi prompt que la pensée , ne décourage ni Palmore ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent , avec une fougue indomptable , les deux escadrons Castillans. Les Chefs ne pouvant retenir la fureur du soldat , s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux

en sont hérissés ; mais furieux comme leurs guides , ils enfoncent les bataillons , bondissent à travers les lances , écrasent une foule d'Indiens terrassés ; & le fer , trempé dans le sang , redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba , six mille hommes sont massacrés ; tout le reste va l'être. Ceux qui portent le trône , ont à peine le temps de se succéder ; tous périssent ; & le mourant tombe soudain sur le mort qu'il a remplacé. Pizarre , qui , pour retenir une rage effrénée , s'étoit jeté à travers ses soldats , sans pouvoir ni se faire entendre , ni se faire obéir , ne voit plus qu'un moyen de sauver la vie à l'Inca. Il se met lui-même à la tête des meurtriers , il les devance , pénètre , arrive jusqu'au trône , écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba , & dont il est blessé lui-même , de l'autre main saisit ce Prince , l'entraîne , le jete à ses pieds , & , en le gardant , il s'écrie :



» Qu'on le prenne vivant, pour avoir ses trésors. » Ce mot en impose à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & se voit baigné dans des flots de sang Indien. Il reconnoît les corps de ses amis, brisés, meurtris, percés de coups ; il les embrasse avec des cris si douloureux, que leurs bourreaux en sont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. » Cher & funeste ami ! tu m'as perdu, dit-il ; mais on t'a trompé : ton malheur est d'avoir eu l'ame d'un Indien. » A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo respiroit encore : Ah ! cruel, dit-il à Pizarre, sauve du moins celui qui m'a livré à toi. »

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre soin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole & va sauver les déplorables restes de la légion de Palmore, sur laquelle on est acharné. Là, Val-

verde (1), au milieu du meutre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : » Amis, Chrétiens, achevez, achevez, l'Ange exterminateur vous guide. Ne frappez que de pointe, pour ménager vos glaives; plongez, trempez-les dans le sang. — » Eloigne-toi, monstre exécration, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton ame atroce. » Le monstre épouvanté, s'éloigne en frémissant. » Arrêtez, cruels ! arrêtez, crie alors Pizarre aux soldats, ou tournez contre moi vos armes. »

---

(1) » Quant au Moine qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, & d'animer les souldards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer des taillades & coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leur épée. » Perche di taglio non rompessero le spade. (Benzoni, *ibid.*)

Soit respect, soit épuisement de leur force & de leur fureur, ils obéissent; & Pizarre les fait retourner sur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat désespéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ses Sauvages. Un escadron qui le poursuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique désespéré se tourne, tend son arc, & choisit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonsalve Davila. La fleche part; & le jeune homme tombe mortellement blessé. On environne le Cacique, on le saisit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonsalve entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en son pouvoir, celui qui lui a laissé la vie, & lui a rendu la liberté. » Est-ce toi, généreux Capana? lui dit-il en lui tendant ses bras tremblans; est-ce de ta  
main

moins que je meurs ? Tu m'avois fait  
 grâce une fois ; je respirois par ta clé-  
 mence ; j'étois libre par ta bonté. J'en  
 ai fait un cruel usage ! Le ciel est juste :  
 il t'a choisi pour m'arracher tes pro-  
 pres dons. Castillans, écoutez-moi, &  
 redoutez, à mon exemple, la main  
 du Dieu qui m'a frappé. Je dois tout  
 à cet Indien ; laissez-moi m'acquitter.  
 Qu'il vive, & qu'il soit libre avec les  
 siens. Viens, mon frere, mon bien-  
 faiteur, mon meurtrier & mon ami,  
 viens, qu'en expirant je t'embrasse.  
 Je devois apprendre de toi la justice  
 & l'humanité. » Ces mots furent bien-  
 tôt suivis de son dernier soupir ; & Ca-  
 pana & ses Sauvages allerent chercher  
 au delà des montagnes de l'orient,  
 chez les Moxes, libres encore, ou  
 chez les féroces Antis, qui s'abreu-  
 voient du sang des hommes, un asyle  
 contre la rage d'un Peuple encore plus  
 inhumain.

## CHAPITRE I.

**L**ES Espagnols, fatigués de meurtre, & chargés des dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient presque tous rassemblés dans les murs de Cassamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en silence, honteux & consternés, se reprochoient le sang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur satisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudissoient d'avoir vengé la Foi, &, par un exemple terrible, épouvané ces Nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla se plaindre de Pizarre avec la violence d'un séditieux forcené.

» Castillans, leur dit-il, vous venez

de venger votre Religion , qu'avoit outragée un barbare. Armez-vous de constance ; car ce zele héroïque est mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des assassins dignes du dernier supplice ; & s'il en avoit le pouvoir , comme il en a la volonté , il vous y feroit traîner tous. En se saisissant de ce Roi , qu'il fait garder dans ce palais , il n'a fait que vous soustraire ; il n'a voulu que le sauver. C'étoit par lui qu'il espéroit se rendre indépendant & absolu. Le traître Alonzo , leur agent mutuel , ménageoit cette intelligence , & avoit tramé ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre parler à ce Sauvage ; vous en auriez frémi. Charles paroissoit suppliant devant Ataliba. Au lieu d'une conquête , c'étoit une alliance , un commerce au lieu d'un tribut , qu'il sollicitoit humblement. Et la Religion ! ... C'est là ce qui vous auroit révoltés, Pizarre en a parlé comme font les im-

pies. Il n'osoit exposer la Foi ; il rougissoit de nos mysteres ; lui-même, aux yeux des Infideles , il n'osoit paroître Chrétien. Indigné, j'ai pris la parole ; j'ai élevé ma voix ; j'ai dit ce qu'un Chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est là ce que son ami, son allié, son protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis odieux ; & je me console de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dépôt sacré de la Foi , & je vous ai crié vengeance : voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler le sacrilège , applaudir au blasphême , & trahir la Religion en faveur de l'impiété ; je ne l'ai pas fait , & j'attends sans me plaindre les humiliations , les opprobres , l'exil , peut-être le martyre ! . . . . » A peine il achevoit , cent voix s'élevent & répondent qu'il sera protégé , défendu , révééré comme le vengeur de la Foi.

Ce soulèvement des esprits s'accrut

encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni crainte ni confusion; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot, de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditeux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance, & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressembtent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embras-



semens. » Tu me crois perfide & parjure , lui dit Pizarre ; mais regarde , regarde cette main déchirée & sanglante , qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main d'un ennemi ? Je t'ai enlevé de ce trône , où vingt glaives t'alloient percer ; je t'ai pris pour te dérober à des furieux que je n'avois pu désarmer , que je n'aurois pu retenir. Demande à ces guerriers si , durant ce massacre horrible , je n'ai pas fait , pour l'arrêter , les plus incroyables efforts. Que veux-tu ? que peut un seul homme ? On m'a désobéi ; on fera plus encore : tout me l'annonce , & je m'y attends. Mais jusque-là , sois sûr , malheureux Prince , que je protégerai tes jours , même aux dépens des miens. »

A ces mots , l'Inca le regarde avec des yeux où la colere fait place à l'attendrissement ; & il laisse échapper des larmes. » En te voyant , je t'ai aimé , lui dit-il ; & mon ame , affer-

vie à la tienne, t'a soumis jusqu'à ma  
 pensée & jusqu'à ma volonté. Pour-  
 quoi donc m'aurois-tu trahi ? pourquoi  
 aurois-tu voulu voir massacrer des  
 hommes paisibles, qui te recevoient  
 comme un Dieu ? Non, non, tu ne l'as  
 pas voulu. Tu pleures ! Viens, em-  
 brasse-moi. Ta pitié soulage le cœur  
 d'un malheureux qui t'aime encore.  
 Mais dis-moi : tout est-il détruit ? en  
 est-ce fait de mon armée ? J'en ai sauvé  
 tout ce que j'ai pu, lui répondit le  
 Héros. S'il est possible, reprit l'Inca,  
 tire-moi des mains de ces traîtres : leurs  
 cris de joie me déchirent ; leur ap-  
 proche me fait horreur. Epargne-moi  
 l'affreux supplice de les entendre &  
 de les voir. Raffasiés de sang, ils sont  
 affamés d'or ; je veux bien les en affou-  
 vir. Je m'engage, pour ma rançon,  
 d'en remplir l'enceinte où nous sommes  
 jusqu'à la hauteur où tu vois que mon  
 bras s'étend. Qu'ils emportent ces ri-  
 chesses pernicieuses, & qu'ils nous  
 laissent vivre en paix. »

» Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre; & je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre du zele d'un ami. Donnons à la fureur le temps de s'apaiser; & armons-nous, toi de constance, & moi de résolution. Je te laisse. Je vais prendre soin d'Alonzo, dont l'état m'afflige & m'alarme. »

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba, se sentoit le cœur déchiré; mais un spectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramassant un reste de force: » Barbares, leur dit-il, osez-vous m'approcher & me rappeler à la vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il est bien temps de

vous montrer compatissans & secourables , après vingt mille assassins commis sur la foi de la paix ! Les voilà , ces Héros Chrétiens , teints de sang , haletans de rage. O monstres fanatiques ! Le ciel , le juste ciel ne laissera pas sans vengeance un si exécrationnable attentat. Ce n'est pas au remords , c'est à votre furie que je vous dévoue en mourant. Je vous connois. Je vois l'orgueil & l'avarice allumer entre vous les feux d'une haine infernale. Armés l'un contre l'autre , vous vous déchirerez comme des bêtes carnacieres. Vous vous arracherez ces entrailles avides & ces cœurs altérés de sang , que n'ont jamais pu émouvoir ni les larmes de l'innocence , ni les cris de l'humanité. Retirez-vous , brigands infâmes , lâches meurtriers , laissez-moi , laissez-moi mourir. » Et à ces mots , arrachant l'appareil de sa plaie , il la déchira de ses mains.

Pizarre le trouva baigné dans son

fang ; & les Castillans indignés s'éloignerent à son approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de sa violence, & rendit le dernier soupir.

A l'instant, Gonzale Pizarre vint parler en secret au Général. » Que fais-tu là ? lui dit-il. On conspire, on va se révolter, & nommer un Chef à ta place. Parois, dissipe ce complot, calme & ramene les esprits, ou nous sommes perdus. »

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foiblesse. Il se montra aux portes du palais, y fit assembler ses soldats, & portant sur le front une tristesse majestueuse, il leur dit : » Castillans, vous venez d'égorger un Peuple innocent & paisible, qui se livroit à vous, qui vous combloit de biens, qui révéroit en vous ses hôtes, & qui, renonçant à son culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, pour embrasser

le culte & la loi des Chrétiens. Son Roi lui avoit interdit toute hostilité envers vous. Loin d'en commettre aucune, il s'est vu massacrer sans avoir tiré une fleche, & avant d'avoir répandu une goutte de votre sang. Il est couché sur la poussiere, à la face du ciel, du ciel, votre juge & le sien. Le massacre de vingt mille hommes, fût-ce vingt mille criminels, seroit affreux à voir; combien plus il doit l'être, quand ce sont vingt mille innocens! Leur Roi vous demande pour eux la sépulture. Accordez-leur cette marque d'humanité; on ne la refuse pas même à ses plus cruels ennemis.»

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef justement irrité, ce langage si modéré fit une impression profonde. Les soldats répondirent qu'ils ne refusoient pas d'ensevelir les morts, si ce qui restoit d'Indiens dans les villages d'alentour vouloient s'y employer avec

eux. » Ils vous aideront, dit Pizarre : demain, dans ces plaines sanglantes, ils seront rassemblés au point du jour. Allez vous reposer : vous devez être fatigués de meurtre. »

Dès ce moment, tous les esprits, frappés de ce tableau funebre, se sentirent glacés d'horreur. La Nature insensiblement reprit ses droits; & le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naissante put éclairer les travaux de la sépulture, les Castillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, consternés & tremblans, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent la compassion dans les ames les plus farouches. Mais lorsque leurs yeux reconnurent,

connurent , dans la foule des morts , ceux qui leur étoient chers , qu'on les vit se jeter , avec des cris perçans , sur ces corps sanglans & glacés , les serrer dans leurs bras , les arroser de leurs larmes , coller leurs bouches sanglotantes , tantôt sur les levres livides , tantôt sur la plaie entr'ouverte d'un époux , d'un pere ou d'un fils ; les meurtriers ne purent soutenir ce spectacle , sans jeter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'assassin du pere embrassoit les enfans ; des mains trempées dans le sang du fils & de l'époux , retiroient l'épouse & la mere de la fosse où elles vouloient s'ensevelir avec eux. C'est ainsi que fut varié , durant ce jour lamentable , le long supplice du remords.

De retour à Cassamalca , les Castillans , le front baissé , les yeux attachés à la terre , le cœur abattu & flétri , se présentent devant Pizarre. » En est-ce fait ? demanda-t-il , & cette



malheureuse terre a-t-elle caché dans son sein jusqu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en est fait. — Eh bien, reprit le Général, hommes insensés & cruels, vous l'avez donc vu ce carnage dont la Nature a dû frémir? C'est vous qui l'avez fait.... Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le plus noir & le plus atroce qu'ait jamais inspiré la rage des enfers, ce n'est pas vous que j'en accuse; en voilà l'exécrable auteur. C'est lui, c'est ce tigre affamé, cette ame hypocrite & féroce, c'est Valverde, qui, par vos mains, a versé des torrens de sang. Apprenez qu'au moment qu'il vous crioit vengeance au nom d'un Dieu qu'on outrageoit, disoit-il; ce Peuple & son Roi l'adoroient avec nous, ce Dieu, & tressailloient en écoutant les merveilles de sa puissance. Je vous le jure, & j'en atteste ces Guerriers qui m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hommage lui ren-

doit le vertueux Prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc seul des forfaits dont son imposture est la cause ; & , comme une victime impure , qu'il aille , loin de nous , dans quelque isle déserte , expier , s'il le peut , vingt mille assassinats dont le traître a souillé vos mains. Que les vautours & les vipères rongent ce cœur dénaturé , ce cœur digne de les nourrir. »

Valverde alors voulut parler & se défendre. » Misérable ! lui dit Pizarre en le saisissant avec force & en le traînant à ses pieds , viens , parle , & dis si tu espérois qu'un Roi qui ne t'a jamais vu , comprît ce que toi-même tu ne saurois comprendre , & que , sur ta parole , il crût aveuglément ce qui confondoit sa raison. Ton livre étoit sacré pour toi ; mais comment auroit-il pu l'être pour celui qui ne fait , ni quel est , ni d'où vient , ni ce que renferme ce livre ? Il le laisse tomber ; & pour cet accident , hélas !

peut-être involontaire , tu fais égorger tout un Peuple ! & j'entends , au milieu du carnage , crier , qu'il n'en échappe aucun ! Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais va la traîner loin de nous , en horreur au ciel , à la terre & à toi-même , s'il te reste un cœur capable de remords. » A ces mots , prononcés du ton d'un juge inexorable , les plus hardis des amis de Valverde n'osèrent prendre sa défense. On le saisit pâle & tremblant ; & l'ordre à l'instant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

» Enfin , reprit le Général , nous voilà rendus à nous-mêmes ; & la raison , l'humanité , la gloire , vont présider à nos conseils. Le Roi demande à payer sa rançon ; & vous serez épouvantés du monceau d'or qu'il offre de faire accumuler dans la prison qui le renferme. Castillans , je vous l'ai promis : vos vaisseaux s'en retourneront chargés de richesses immenses. Mais ,

au nom du Dieu qui nous juge, au nom du Roi que nous servons, plus de cruautés : faisons grâce au moins à des Peuples soumis. »

Dès lors on ne fut occupé que des promesses d'Ataliba. Ce Roi, conservant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la bassesse, commandoit à ses Peuples du fond de sa prison ; & ses Peuples lui obéissoient, comme s'il eût été sur le trône. De toutes parts on les voyoit arriver à Cassamalca, les uns courbés sous le poids de l'or dont ils avoient dépouillé les palais & les temples ; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amassés, & dont leurs femmes & leurs enfans se paroient aux jours solennels. Sur le seuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs sandales, ils baisoient la poussière à la porte de sa prison ; & en déposant leur fardeau, ils se prosternoient à ses

pieds, & ils les arrosoient de larmes. Il sembloit que le malheur même le leur eût rendu plus sacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis : & quelque amas qu'on en eût fait , il s'en falloit encore que l'espace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laissoit échapper devant lui. Il représenta qu'il étoit impossible de faire plus de diligence; que l'éloignement de Cusco (deux cents cinquante lieues) étoit la cause inévitable des lenteurs dont on se plaignoit; mais que cette ville avoit seule de quoi acquitter sa promesse. On y envoya deux Castillans, ( Soto & Pierre de Varco ) pour savoir s'il en impositoit; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeste acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Castillans dans le crime.

---

 CHAPITRE LI.
 

---

**A**LMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au secours de Pizarre. En débarquant ( à *Puerto viejo*, vieux port, ) il avoit appris le désastre des Indiens, & tels qu'on voit les restes d'une meute affamée, au son du cor qui leur annonce que le cerf est aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur course, haletans de joie & d'ardeur; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ses compagnons s'avançoient vers Cassamalca. Sur sa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre escorte remmenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita sa compassion; & il lui demanda quel crime avoit pu causer sa disgrâce. » Le zèle qui fait les martyrs, » ré-

pondit le perfide avec cet air simple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que si Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien sûr d'être innocent & même louable à ses yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ses intérêts, Almagre demanda, & il obtint sans peine qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment sans témoins; & tandis que l'escorte & la nouvelle troupe se livroient à la joie de se trouver ensemble dans un pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, assis auprès d'Almagre, sous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poison des furies dont lui-même il étoit rempli.

» Fidele & généreux ami du plus ambitieux des hommes, ses succès, & sa gloire, & son élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la faveur dont il jouit, il vous doit tout; votre fortune s'est

épuisée à lui armer des flottes ; votre courage a soutenu , a relevé le sien , que lassoient les obstacles & que rebutoit le malheur. Nous vous avons vu , à travers les tempêtes & les écueils , passer , repasser sans relâche du port de Panama sur ces bords dangereux , où , sans vous , il alloit périr ; & par des secours imprévus , nous rendre à tous la vie & l'espérance. Sans vous , il n'eût été célèbre que par une imprudence aveugle , ou plutôt il seroit encore dans sa première obscurité. Vous allez voir quelle reconnoissance il réserve à tant de bienfaits. Il a été à la Cour d'Espagne ; il a obtenu de l'Empereur les grâces les plus signalées , les honneurs les plus éclatans ; mais pour qui ? pour lui seul. Avez-vous vu ses titres ? y êtes-vous seulement nommé ? A-t-il pensé à demander son ami , son associé , le créateur de sa fortune , au moins pour commander sous lui ? Ce n'est pas oublié ; non , Pizarre ne vous a point



oublié, il vous craint; il veut régner; & un Lieutenant tel que vous eût gêné son ambition, & peut-être obscurci sa gloire. Apprenez ce qu'il a grand soin de dérober à tous les yeux, mais ce que j'ai su découvrir. L'étendue de sa puissance, dans ces climats, n'est pas sans bornes; & ses titres ne lui accordent que la moitié de cet Empire, coupé en deux par l'équateur. La ville impériale, la superbe Cusco, est au delà de ses limites; & le premier qui oseroit lui en disputer la conquête, y auroit autant de droits que lui. Pizarre l'a prévu; & sur le vain prétexte de la rançon d'un Roi son allié, qu'il feint de tenir prisonnier dans les murs de Cassamalca, il fait enlever de Cusco tous les trésors qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez le trouver; mais sur-tout gardez-vous de lui rappeler ni vos bienfaits, ni ses promesses; gardez-vous de prétendre au partage de l'or qu'il fait accumuler; c'est la rançon d'un Indien

que, sans vous, on a fait captif; vous n'avez point droit au partage; & Pizarre l'a déclaré.»

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumerent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que son ami pût être ingrat.» Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoissance? reprit le fourbe; il trahit bien son Roi, sa Patrie & son Dieu.» Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Castillan.» Et savez-vous, ajouta-t-il, quel est ce Roi, l'ami, l'allié de Pizarre? Un usurpateur, un perfide qui a fait égorger sans pitié toute la race des Incas, qui s'est baigné dans le sang des Peuples de Cusco, a chassé son frere du trône, l'a fait charger de chaînes, & le tient enfermé dans la plus étroite prison. C'est là ce que nous ont appris les Indiens de ces vallées, qui, sous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur Roi. — Et où est la prison de ce Roi? lui demanda

l'ambitieux Almagre. — Elle est, répond Valverde, dans le fort de Cannare, ville située sur la route de Quito à Cassamalca. — Allez, c'est assez, dit Almagre : rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en partirez point, sans y avoir reçu des marques de reconnaissance d'un homme qui hait les ingrats, & qui ne le fera jamais. »

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cusco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de se faire un parti puissant, & d'enlever à son rival la plus belle moitié de sa conquête. Il prit sa route vers Cannare, où la nouvelle du massacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à son approche, s'enfuir épouvantés; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout sans pitié, si l'on refuse, à l'instant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cusco, qu'il prend, dit-il, sous sa défense.

Quoique réduit au désespoir, l'impétueux Corambé répond avec fierté, qu'Ataliba respire encore, & qu'il n'oubéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huascar s'écrie, transporté de joie & de rage : » Les voilà, mes vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma couronne, qu'il meure, le perfide, le sanguinaire Ataliba. » Corambé l'entendit ; & rendu furieux par l'excès du malheur : » Toi, qui préfères, lui dit-il, l'oppression de ces brigands à l'amitié de ton frere, & la ruine de ton pays à la paix qui l'auroit sauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton implacable vengeance. » A ces mots, de la hache dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huascar se débattre à ses pieds & se rouler dans une sanglante poussiere, il

s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ses Indiens de le suivre, & se jete en désespéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un passage; & le plus grand nombre des siens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jeta dans le fort; il y trouva ce Roi massacré, baigné dans son sang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugissemens de douleur & de rage, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'espérance de diviser l'Empire, il résolut, dès ce moment, d'ôter à son rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi qui, dans les fers, commandoit encore à ses Peuples. Il fit donc enlever & porter à sa suite le corps de l'Inca de Cusco, & se rendit à Cassamalca.

Pizarre le reçut avec l'empressement

de l'amitié reconnoiffante. Mais à ce mouvement de joie succede un mouvement d'horreur, lorsqu'au milieu des Castillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huascar. » Le reconnois-tu ? » lui dit-il du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde; il frémit, il recule épouvanté; & jetant un cri de douleur: » O mon frere! dit-il, le glaive impitoyable n'a donc rien épargné! ils massacrent les Rois! » A ces mots, soit tendresse, soit retour sur lui-même & pressentiment de son sort, il ne peut retenir ses larmes; les sanglots lui étouffent la voix. » Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir assassiné! — Moi! — Toi-même, perfide, & par la main d'un traître, qui, pour suivi par les remords, est venu tomber sous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, ce Roi, dont les sujets fideles étoient venus jusqu'à Tumbès vous implorer; & cependant

son ennemi, le meurtrier de sa famille & de ses Peuples, du fond de sa prison, l'a fait assassiner. J'ai su le danger qu'il couroit, & j'ai volé à sa défense. Je n'ai fait que hâter sa perte; & le barbare Ataliba n'a été que trop bien servi.»

» O céleste justice ! s'écrie Ataliba, révolté de se voir chargé d'un parricide. Moi ! l'assassin d'un frere ! Ah ! cruels ! c'est à vous que sont réservés ces grands crimes. C'est pour vous que rien n'est sacré. Il ne vous manquoit plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez lâchement trompé ; vous m'avez attiré dans un piège effroyable ; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hospitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a de plus saint, même parmi les plus cruels des hommes ; vous avez égorgé mes Peuples ; vous m'avez chargé de liens ; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours : n'en est-ce point assez ? Ni les pleurs, ni le sang, ni l'or, rien n'affouvit donc

votre rage ! Pour me porter un coup plus cruel que la mort, vous m'accusez d'un parricide ! Eh, grand Dieu ! que vous ai-je fait, que du bien, dans le moment même que vous nous accabliez de maux ? Que me demandez - vous encore ? Est-ce mon sang que vous voulez ? Il est à vous. Trempez-y vos mains, j'y consens ; mais qu'avez-vous besoin de me trouver coupable ? Je suis foible, je suis enchaîné, sans défense, abandonné du monde entier ; nous n'avons que le ciel pour juge ; & le ciel me laisse accabler. Frappez. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frappez. Terminez mes malheurs ; mais épargnez mon innocence. Percez ce cœur, sans l'outrager. »

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Castillans, lorsqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui attestoient le parricide. Ces malheureux trembloient ; ils gardoient le silence ; ils ne savoient s'ils de-



voient dire ou taire ce qu'ils avoient vu : mais, forcés par leur Roi lui-même de parler sans déguisement, ils avouèrent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba & le gardien d'Huascar, se voyant pressé de le rendre, l'avoit tué de sa main. Il n'en fallut pas davantage ; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laisserent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le sens le plus odieux ; & d'un soupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannate & leur Roi, on fit une preuve formelle de la plus noire trahison. Ataliba fut convaincu, dans l'esprit de la multitude, d'avoir conspiré sourdement contre les Castellans eux-mêmes ; & cent voix s'éleverent pour demander sa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ses amis, le courage de le

défendre ; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les esprits les soupçons que Valverde avoit déjà fait naître : & dans ce zèle généreux, on crut voir l'intérêt se déceler lui-même, & l'ambition se trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonse de Requelme (Trésorier pour l'Empereur, ) fanatique sombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus dissimulé, ne se déclaroit pas de même. Il gémissoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit causé, & se reprochoit, disoit-il, une imprudence malheureuse. Mais Pizarre, à travers sa dissimulation, s'aperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de son cœur.

Cependant le trouble, en croissant, alloit allumer la discorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de sa défense & l'amertume des reproches dont il accabloit ses tyrans.

Cruellement blessé, son cœur avoit repris le ressort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ses amis, qui l'exhortoient à la patience. » Ah ! j'ai trop souffert, disoit-il ; & pourquoi dissimulerois-je ? Si la douceur pouvoit toucher ces cœurs farouches, ne seroient-ils pas amollis ? Pizarre, ils veulent que je meure, ils veulent perdre ton ami : je le vois. Mais il est indigne de la vertu calomniée de baisser un front suppliant. »

Trop foible, au milieu d'une troupe de facieux déterminés, pour imposer par la menace, Pizarre se faisoit violence à lui-même ; & semblable au Pilote surpris par la tempête dans un détroit semé d'écueils, tantôt cédant, tantôt résistant à l'orage, il évitoit de se briser. La hauteur ferme & courageuse d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embrassoit la défense de ce malheureux Prince, ne faisoient qu'aigrir

les esprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choisit pour aller en Espagne porter la rançon de l'Inca. Le partage<sup>n</sup> en fut annoncé ; & il fallut savoir si la troupe d'Almagre seroit admise à ce partage. Pizarre le propose. Une rumeur s'éleve ; & on déclare hautement que , n'ayant pas contribué à la conquête , il n'est pas juste qu'elle en vienne usurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ses nouveaux partisans , s'il disputoit la proie. » Dissimulons , dit-il aux siens ; car c'est un piège qu'on nous tend. » Aussi-tôt il prit la parole , & dit qu'ils venoient partager des travaux , non pas des dépouilles ; & que dans un pays immense où germoit l'or , l'or ne méritoit pas de diviser des hommes que l'estime , l'honneur , le devoir unifesoient. Le perfide , avec ce langage , eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus , par sa modération feinte ,

un parti nombreux & puissant ; & Pizarre , perdant l'espoir de l'affoiblir , chercha , mais inutilement , à le gagner par des largesses (1). Il fit peser l'or & l'argent qu'on avoit entassés , il les distribua ; son armée en fut enrichie. La part (2) qu'il avoit réservée à l'Empereur , fut envoyée au port où Fernand devoit s'embarquer ; & Fernand , pressé de s'y rendre , vint , la tristesse dans l'ame , prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu dans le malheur inspire aux ames généreuses : doux appui que le ciel ménage quelquefois à l'homme juste qu'on opprime , pour l'aider à porter le poids de l'ac-

---

(1) Zarate assure que Pizarre fit donner à chacun des Espagnols qui accompagnoient Almagre , mille pesos d'or , ou vingt mars. Benzoni dit cinq cents ducats aux uns , & à d'autres mille. A tal cinquēcento , e a tal mille ducati.

(2) Le quint,

blante adversité. » Je viens te dire adieu; l'on m'envoie en Espagne; mon devoir m'éloigne de toi, lui dit-il; mais j'emporte avec moi l'espérance de te servir, de te revoir, libre, justifié, rétabli sur le trône, & d'y embrasser un Héros que j'ai respecté dans les fers. — Ah! généreux ami! lui dit Ataliba en l'enveloppant dans ses chaînes & en le serrant dans ses bras, vous me quittez! je suis perdu. — Eh quoi! lui dit Fernand, mes frères, nos amis! — Ils n'auront pas votre courage; & Pizarre, pour me sauver, ne s'exposera pas à se perdre avec moi. Voyez, ajouta-t-il, cet homme arrogant & superbe, qui paroît engraislé de sang (c'étoit Alfonse de Requelme,) & cet autre qui d'un œil morne nous observe (c'étoit Almagre;) ils n'attendent que votre absence pour me faire périr. Nous ne nous verrons plus. Adieu pour la dernière fois. »



---



---

 CH A P I T R E L I I .
 

---

**A**P R È S de si tristes adieux, Fernand se rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, sous les dehors d'une humilité volontaire, déguisoit sa honte & sa rage. Il parut aux yeux de Fernand. » Trop de zèle a pu m'égarer, lui dit-il, je dois expier tous les maux dont je suis la cause; & quand vous m'aurez exposé, dans une île déserte, aux animaux voraces, je ne serai pas trop puni. Que le ciel me donne la force d'expirer sans me plaindre; & je vous bénirai. Mais si cette force me manque, & si le désespoir se saisit de mon âme, elle est perdue. Ah! laissez-moi la sauver par la pénitence. Qu'avez-vous à craindre de moi? Proscrit, abandonné, quand je serois méchant, j'ai perdu le pouvoir de nuire.



La grâce que j'implore est d'expier mon crime par les plus pénibles travaux ; d'aller parmi les Indiens les plus sauvages de ces bords , répandre au moins quelque lumière , quelque semence de la Foi. Je ne veux que mourir martyr. »

A ces mots , de perfides larmes couloient de ses yeux hypocrites.

Le jeune homme , simple & crédule , comme tous les cœurs généreux , se laissa toucher & séduire. Il lui rendit la liberté ; & le tigre , en rompant sa chaîne , frémit de joie & de fureur.

Les richesses prodigieuses que l'on venoit de partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba ( la cinquieme partie. ) Pour remplir sa promesse , on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la florissante Cusco avoit vu , pendant onze regnes , s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémissoit de rage. Cette ville superbe , sur laquelle est fondée son espérance



ambitieuse , fera ruinée à jamais ; & quand la rançon de l'Inca n'épuiseroit pas ces richesses , Pizarre en disposeroit seul , tant que ce Roi seroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit solliciter sa perte , & la presser avec ardeur.

D'abord , par de feintes promesses d'user d'indulgence avec lui , on voulut l'engager à faire l'aveu de son crime , pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince conservant dans les fers la noble fierté de son sang. » C'est aux criminels qu'on pardonne , dit-il ; & je suis innocent. » On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. » Il en aura besoin , dit-il , pour pardonner ma mort à mes accusateurs ; mais envers un Roi son égal , qui ne l'a jamais offensé , sa clémence lui est inutile. Qu'il soit juste ; & je ne crains rien. »

A des esprits frappés de la persuasion que son crime étoit manifeste , cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il

fût jugé, puisqu'il avoit l'audace de demander à l'être; & ce fût alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le sauver. Il exposa que le Conseil établi dans son camp n'étoit pas fait pour juger les Rois; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le servir, en se chargeant, pour lui, d'un parricide, sans que ce Prince en fût instruit, sans qu'il y eût donné son aveu; qu'on avoit pu de même, à son insu, vouloir tenter sa délivrance, & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juste & louable; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laissoit aucune apparence aux soupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réservé de lui donner des juges, & qu'il réclamoit en son nom ce privilège auguste & saint. Il ajouta, que dans ses lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit passé; qu'il lui déféroit cette cause; qu'il

attendroit sa volonté , & que tout seroit suspendu jusqu'au retour de Ferdinand.

Requelme alors prit la parole. » Vous allez informer l'Empereur , lui dit-il ; & de quoi ? de votre opinion , sans doute , & de celle d'un petit nombre de vos amis , qui , comme vous , ont pu se laisser abuser ? Est-ce donc ainsi , Pizarre , que doit s'instruire une si grande cause ? Et moi , je demande que le Conseil entende & juge Ataliba , & que le procès , revêtu de l'authenticité des loix , soit déféré au tribunal suprême , où sera décidé le sort de cet usurpateur , que vous appelez Roi. »

Cet avis parut sage & modéré au plus grand nombre ; & Pizarre , voyant que ses amis eux-mêmes penchoient à le suivre , y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la Nature avoit encore des droits sur les cœurs qu'il vouloit fléchir , il pensa qu'il falloit d'abord les émouvoir ; & sous un prétexte appa-

rent de prudence & de sûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les rassembler tous dans la même prison.

Ce fut un spectacle, en effet, bien digne de compassion, que de voir ces enfans, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Cassamalca. L'innocence dans le malheur est toujours si intéressante ! Mais lorsque, sur le front des malheureux, il reste quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaissement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuste, parce qu'il est plus accablant. Aussi la première impression de la pitié, à cette vue, fut-elle sensible & profonde dans l'esprit de la multitude.

On les voyoit ces illustres captifs, tristes, abattus, gémissans, les yeux baissés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes désolées & toutes fumantes encore du

sang qu'on y avoit répandu. La com-  
 pagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit  
 point; une pâleur mortelle étoit répan-  
 due sur son visage; & le feu sombre &  
 dévorant dont ses yeux étoient allu-  
 més, avoit tari la source de ses larmes.  
 Ses regards, tantôt fixés & tantôt éga-  
 rés, cherchoient, dans ces plaines fu-  
 nebres, l'ombre errante de son époux.  
 » Où est il mort ? en quel lieu repose  
 mon cher Alonzo ? disoit-elle. En quel  
 lieu s'est fait le carnage de ceux qui  
 gardoient notre Roi » ? Un Indien lui  
 répondit : » Vous y touchez. C'est là,  
 dans ce lieu même, qu'étoit le trône  
 de l'Inca; c'est là qu'autour de lui tous  
 ses amis sont morts; c'est là qu'ils sont  
 ensevelis. Alonzo étoit à leur tête; &  
 cette petite éminence que vous voyez,  
 c'est son tombeau. » A ces mots, qui  
 percent le cœur de la tendre épouse  
 d'Alonzo, un cri déchirant part du fond  
 de ses entrailles. Elle se précipite, elle  
 tombe égarée sur cette terre humide

encore, que l'herbe n'avoit pas couverte; elle l'embrasse avec l'amour dont elle eût embrassé le corps de son époux; elle résiste au soin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau; & lorsqu'on veut lui faire violence, il semble, à ses cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans ses flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de désespoir n'a pas été mortel pour elle seule; & l'enfant qu'elle a mis au monde en est frappé. Il s'éteint, sans ouvrir les yeux à la lumiere, sans avoir senti ses malheurs.

La constance d'Ataliba avoit, jusque-là, dédaigné d'adoucir ses persécuteurs; mais cette ame, que l'infortune avoit élevée, affermié, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout à coup, lorsque, dans sa prison, il vit ses femmes, ses enfans,

chargés de chaînes comme lui, se jeter dans ses bras, tomber en foule à ses genoux. Il se trouble, ses yeux se remplissent de larmes; il reçoit dans son sein, avec une douleur profonde, ses épouses & ses enfans; il mêle ses soupirs à leur plainte; il oublie que sa foiblesse a pour témoins ses ennemis; ou plutôt il ne rougit point de se montrer époux & pere.

Pizarre, observant dans les yeux de ses compagnons attendris la même compassion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit aussi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'envi-

ronner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait, quel est le crime de leurs meres, & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis ? Tendre époux & bon pere, il jete un regard languissant sur sa famille déso-lée ; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.

---

### CHAPITRE LIII.

---

**L**E jour fatal arrive, & le Conseil est assemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Castillans. Pizarre y présidoit ; mais Almagre & Requelme étoient assis à ses côtés. Un silence terrible régnoit dans l'assemblée. On fait paroître Ataliba, on l'interroge ; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui



rappelle le massacre de la famille des Incas ; on lui oppose les témoins du meurtre du Roi de Cusco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause & les malheurs de la guerre civile ; ce qu'il a fait pour désarmer l'inflexible orgueil de son frere ; ce qu'il a fait pour l'appaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. » Si j'avois pu vouloir sa mort, dit-il, c'est lorsqu'il soulevoit ses Peuples contre moi, & que, du fond de sa prison, il rallumoit les feux d'une guerre impie & funeste ; c'est alors que ce crime, utile à ma grandeur & au repos de cet Empire, auroit dû me tenter. Je n'ai point méconnu mon sang, je n'ai point voulu le répandre ; & si, dans les combats, sans moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur de mes soldats n'a rien épargné, c'est le crime de celui qui, pour ma défense,

m'a forcé de leur mettre les armes à la main. Castillans, ma victoire m'a couté plus de larmes que tous les malheurs que j'éprouve ne m'en feront jamais verser. Voyez, poursuivit-il, si j'ai rendu mon regne odieux à mes Peuples. Je suis tombé du trône; mon sceptre est brisé; tous mes amis sont morts; je suis seul dans les chaînes, avec des femmes & des enfans; on n'a plus rien à craindre, à espérer de moi. C'est là, c'est dans l'extrémité du malheur & de la foiblesse, qu'on peut discerner un bon Roi d'avec un tyran; c'est alors qu'éclate la haine publique, ou que se signale l'amour. Voyez donc ce que j'ai laissé dans les cœurs, & si c'est ainsi qu'on traite un méchant, un coupable. Ce respect si tendre & si pur, cette fidélité constante, cette obéissance à la fois si profonde & si volontaire, enfin cet amour de mes Peuples envers un malheureux captif, voilà mes témoignages

contre la calomnie ; & je vous de-  
 mande à vous-mêmes si ce triomphe  
 est réservé pour le crime ou pour la  
 vertu ? Ce moment , juge de ma vie ,  
 est sous vos yeux ; & j'en appelle à  
 lui. Non , quoi que l'on vous dise ,  
 vous ne croirez jamais que celui qui  
 de sa prison , dans l'indigne état où  
 je suis , fait encore adorer sa volonté  
 sans force , & voit ses Peuples prof-  
 ternés venir , en lui obéissant , ar-  
 roser ses chaînes de larmes , ait été  
 sur le trône injuste & sanguinaire. Vous  
 m'avez connu dans les fers tel que l'on  
 m'a vu sur le trône , simple & vrai ,  
 sensible à l'injure , mais plus sensible  
 à l'amitié. On m'accuse d'avoir tenté  
 ma délivrance & voulu soulever mes  
 Peuples contre vous ! Je n'en ai pas  
 eu la pensée ; mais , si je l'avois eue ,  
 m'en feriez-vous un crime ? Regardez  
 ces plaines sanglantes ; voyez les chaînes  
 dont vous avez flétri les mains inno-  
 centes d'un Roi ; & jugez si , pour me  
 sauver

sauver , tout n'eût pas été légitime. Ah ! vous n'avez que trop justifié vous-mêmes ce que le désespoir auroit pu m'inspirer. Cependant j'atteste le ciel que Pizarre m'ayant donné sa parole & la vôtre de m'accorder la vie , de me rendre la liberté , de faire épargner ma famille , & de laisser en paix le reste de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui mon espérance, & ne me suis plus occupé qu'à faire amasser l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu , qui sans doute est le vôtre , lit dans mon cœur , & m'est témoin que je vous dis la vérité. Mais si c'est peu de l'innocence pour vous toucher , voyez mes malheurs. Je suis pere , je suis époux , & je suis Roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir suppliant ; je le suis , & j'apporte à vos pieds les larmes de mes Peuples , de mes foibles enfans , de leurs sensibles meres. Ceux-là du moins sont innocens. »

Ce langage simple & touchant attendrit quelques-uns des juges ; & Pizarre ne douta point qu'il ne les eût persuadés. On fit sortir Ataliba ; & les juges s'étant levés, on recueillit les voix... Quelle fut la surprise de Pizarre & de ses amis, en entendant que le plus grand nombre opinait à la mort ! Aussi-tôt ils réclament contre cette sentence inique, & ils rappellent au Conseil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cause, après l'avoir instruite, au tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit proposé ; tout le Conseil y avoit souscrit ; aucun n'osoit désavouer ce consentement unanime ; & Ataliba condamné avoit du moins l'espérance de passer en Espagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui poursuivoit ses jours, n'eut garde de lâcher sa proie.

Valverde, échappé de sa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au

fond du cœur, se déguise, & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ses partisans, formoit ses complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue.

» Amis, dit-il, reconnoissez la fidélité des promesses de celui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux pieds l'aspic & le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proscriit, envoyé sur la flotte pour être abandonné dans quelque île déserte, où je serois la proie des animaux voraces ; me voilà au milieu de vous. Dieu a rompu les pièges du méchant ; il s'est joué des conseils de l'impie ; il a tendu la main au foible, innocent & persécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a choisis pour défendre sa cause, & qu'il a revêtus de force & de courage pour le venger, que faites-vous ? Vous consentez que Pizarre envoie en Espagne un tyran, son ami, votre accusateur, celui

qui peut, par ses richesses, gagner la Cour & le Conseil, celui qui, s'il est écouté, vous dénoncera tous comme de vils brigands, comme de lâches assassins, faits pour le meurtre & la rapine, sans foi, sans pudeur, sans pitié, indignes du nom d'hommes & du nom de Chrétiens ! Y pensez-vous ? Et de quel droit dérober le crime au supplice ? Cet usurpateur, ce tyran, ce parricide est convaincu ; il est jugé ; pourquoi ne pas exécuter la sentence qui le condamne ? Qu'il meure ; & tout est consommé. »

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer : » Il y va, leur dit-il, & de la vie & de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la gloire de la Religion, des intérêts du ciel ; & le Dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de délibérer. Pizarre dort, tout est tranquille ; & Requelme, par qui le pro-

cès est instruit , a droit de voir Ataliba , de l'interroger à toute heure ; qu'il me fasse ouvrir la prison ; je ne veux , avec lui & moi , que deux hommes déterminés. »

L'importance du crime en fit disparaître l'horreur ; & par un silence coupable on consentit , en frémissant , à ce qu'on n'osoit approuver. Alors , d'une voix radoucie , Valverde reprit la parole. » En ôtant la vie à un infidele , dit-il , amis , ne perdons pas de vue le soin de son salut. Je veux , en le purifiant dans les eaux saintes du baptême , lui rendre à lui-même sa mort précieuse autant qu'elle est juste , & sanctifier l'homicide qui nous est prescrit par la loi. »

La famille d'Ataliba , les yeux épuisés de larmes & le cœur lassé de sanglots , dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince , agité de funestes pressentimens , n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir sa prison.



Il voit entrer Requelme , & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux , qui ne laissent voir que leurs yeux , dont le regard lui semble atroce. Un mouvement d'effroi le saisit ; il se leve , & surmontant cette foiblesse , il vient au-devant d'eux. » Inca , lui dit Requelme , éloignons-nous ; n'éveillons point ces femmes & ces enfans. Il est bien juste que l'innocence repose en paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé , condamné. Le feu seroit votre supplice , suivant la rigueur de la loi. Mais il dépend de vous de vous sauver des flammes ; & cet homme religieux , que vous allez entendre , vient vous en offrir un moyen. »

Le Prince l'écoute , & pâlit. » Je fais , dit-il , que le Conseil a prononcé ; mais ne doit-on pas m'envoyer à la Cour d'Espagne , & réserver à votre Roi un droit qui n'appartient qu'à lui ? — Croyez-moi , les

momens sont chers , poursuivit Re-  
 quelme : écoutez cet homme pieux &  
 sage , qui s'intéresse à vos malheurs. »  
 Valverde alors prit la parole. » Ne  
 voulez-vous point , lui dit-il , adorer  
 le Dieu des Chrétiens ? — Assurément,  
 dit le malheureux Prince , si ce Dieu ,  
 comme on nous l'annonce , est un Dieu  
 bienfaisant , un Dieu puissant & juste ,  
 si la Nature est son ouvrage , si le So-  
 leil lui-même est un de ses bienfaits ,  
 je l'adore avec la Nature. Quel ingrat ,  
 ou quel insensé peut lui refuser son  
 amour ? — Et vous désirez d'être ins-  
 truit , lui demande encore le perfide ,  
 des saintes vérités qu'il nous a révé-  
 lées , de connoître son culte & de  
 suivre sa loi ? — Je le désire avec ar-  
 deur , répond l'Inca ; je vous l'ai dit.  
 Impatient d'ouvrir les yeux à la lu-  
 mière , que l'on m'éclaire ; & je croirai.  
 — Grâces au ciel , reprit Valverde ,  
 le voilà disposé comme je souhaitois.  
 Implorez-le donc à genoux ce Dieu

de bonté , de clémence ; & recevez l'eau salutaire qui régénere ses enfans. » L'Inca , d'un esprit humble & d'une volonté docile , s'incline & reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. » Le Ciel est ouvert , dit Valverde , & les momens sont précieux. » A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; & le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans & de leurs meres , que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins ; & l'on crut faire assez de laisser la vie aux enfans & aux femmes de ce malheureux Prince , abandonnés , dès ce moment , à la pitié des Indiens.

Pizarre , indigné , rebuté , las de lutter contre le crime , après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques ,

se retira dans la ville des Rois ( Lima , ) qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein ; l'on ne vit plus, sur la surface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pièges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jeter sur leur proie, & s'affouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée ; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba

s'étoit élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avoient contribué au crime de sa mort, en portèrent la peine; & tandis que les uns pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgerent entr'eux. L'exécration Valverde, (ici la vérité feroit horreur; j'y substitue la justice,) en menant une bande de ces brigands à la poursuite de ces Indiens qui s'étoient sauvés dans les bois, tombe aux mains des Anthropophages, & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt, le blasphème à la bouche, dans la rage & le désespoir. Parjure & traître (1) envers Pi-

---

(1) Almagre avoit juré de nouveau, sur une hostie consacrée, de ne rien entreprendre sur les droits de Pizarre, & sa promesse avoit été énoncée en ces termes: » Seigneur, si je viole le serment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me punisses dans mon corps & dans mon ame. » Il fut parjure à ce serment.

zarre , Almagre fut puni du plus hon-  
 teux supplice ; & sa lâcheté mit le  
 comble au juste opprobre de sa mort.  
 Pizarre , dont le crime étoit d'avoir  
 ouvert la barriere à tant de forfaits,  
 Pizarre , trahi par les siens , mourut  
 assassiné. Accablé sous le nombre ,  
 il succomba , mais en grand homme ,  
 qui dédaignoit la vie & qui bravoit  
 la mort. La guerre , après lui , s'alluma  
 entre ses rivaux & ses freres. Cusco ,  
 saccagée & déserte , vit ses plaines  
 jonchées des corps de ses tyrans. Les  
 flots de l'Amazone furent rougis du  
 sang de ceux qu'elle avoit vus désoler  
 ses rivages ; & le Fanatisme , entouré  
 de massacres & de débris , assis sur  
 des monceaux de morts , promenant  
 ses regards sur de vastes ruines , s'ap-  
 plaudit , & loua le ciel d'avoir cou-  
 ronné ses travaux.

*F I N.*

---

# T A B L E

*Des Chapitres du troisieme Volume.*

---

- C**HAPITRE XXXVIII. Fête de la Paternité, à l'équinoxe du printemps. Funérailles du jeune Inca. Page 3
- C**HAPITRE XXXIX. Cora est convaincue d'avoir violé ses vœux. Son pere va trouver Alonzo, lui apprend le malheur de sa fille, & lui dit de se dérober au supplice qui les attend. 15
- C**HAPITRE XL. Cora paroît devant son Juge. Alonzo s'accuse lui-même, la défend, & la fait absoudre. 22
- C**HAPITRE XLI. Voyage de Pizarre en Espagne. Son arrivée à Séville. Il y voit célébrer un *auto-da-fé*. 38
- C**HAPITRE XLII. Gonzale, frere de Pizarre, vient le trouver à Séville. Leur entretien. Pizarre est présenté à

à l'Empereur; il en obtient le Gouvernement des pays qu'il va conquérir. Il s'en retourne en Amérique. 54

CHAPITRE XLIII. En arrivant à Saint-Domingue, Pizarre y trouve Las-Cafas attaqué d'une maladie que l'on croit mortelle. Nouvelle marque de l'amour des Indiens pour Las-Cafas. Pizarre en est témoin. 70

CHAPITRE XLIV. Pizarre part de Saint-Domingue, se rend à Panama, s'embarque sur la mer du Sud, descend au port de Coaque, & se rend par terre à Tumbès. Etat des choses dans le Pérou à l'arrivée de Pizarre. Bataille sur l'Abancaï, où le parti du Roi de Cusco est presque entièrement détruit. 84

CHAPITRE XLV. Un fort qu'Alonzo de Molina a fait élever à Tumbès, est attaqué par les Espagnols, & défendu par les Mexicains. 94

CHAPITRE XLVI. L'assaut n'ayant



pas réussi, on assiége le fort. Amazili, sœur d'Orozimbo, est prise par les Espagnols. Sa résolution généreuse & sa mort. Les Peuples du midi se rangent sous la puissance des Espagnols. Pizarre se rembarque, & de Tumbès il va descendre au port de Rimac. 114

CHAPITRE XLVII. Ataliba fait camper son armée sur les bords du fleuve Zamore. Fête de la mort au solstice d'été. 132

CHAPITRE XLVIII. Alonzo, dans le camp Indien, reçoit des lettres de Pizarre & de Las-Casas. Sur la foi de l'un & de l'autre, il propose à l'Inca d'entrer en conciliation. Il va au-devant de Pizarre, confere & s'accorde avec lui, revient au camp d'Ataliba, & malgré l'avis & l'exemple des Mexicains, il persuade à l'Inca d'accorder à Pizarre l'entrevue qu'il lui demande. 139

CHAPITRE XLIX. Entrevue de Pi-

zarre & d'Ataliba. Massacre des Indiens, causé par le fanatique Valverde. La troupe des Mexicains est détruite. Alonzo est blessé. Gonzalve Davila est tué par Capana. Ataliba est enfermé dans le palais de Cassamaleca. 152

CHAPITRE L. Pizarre va voir Ataliba dans sa prison. Mort d'Alonzo de Molina. Valverde souleve les Castillans contre Pizarre. Celui-ci les apaise, bannit Valverde, & l'envoie à Rimac, pour y être embarqué, & de là transporté dans une isle déserte. Ataliba demande à se racheter, & sa demande est acceptée. 170

CHAPITRE LI. Almagre arrive de Panama. Il rencontre Valverde. Leur entretien. Mort d'Huascar dans sa prison. Ataliba en est accusé. Persuadé de son innocence, Pizarre veut le sauver. Partage des trésors qu'Ataliba a fait amasser pour sa ran-

çon. Fernand Pizarre est envoyé en Espagne. 187

CHAPITRE LII. Arrivée au port de Rimac, Fernand se laisse toucher par le faux repentir de Valverde, & lui accorde la liberté d'aller vivre chez les Sauvages. Résolution prise dans le Conseil, d'instruire le procès d'Ataliba. Sa famille est transférée dans la même prison que lui. Mort de Cora sur la tombe d'Alonzo. La constance d'Ataliba l'abandonne dès qu'il se voit au milieu de sa famille. 204

CHAPITRE LIII. Jugement d'Ataliba. Quel usage Valverde fait de sa liberté. Ataliba est étranglé dans sa prison. Pizarre se retire à Lima. Le Pérou est en proie aux ravages des Espagnols. Ceux-ci se détruisent entre eux. Pizarre meurt assassiné. 213

*Fin de la Table.*

